Bela

Henri Jacobs Collection

INTRODUCTION
INLEIDING
p. 5

I
Henri Jacobs
p. 10

II
Atelier du Hangar
p. 22

III
Bela
p.24

IV
L'Oeuvre / The Work
Het Werk
p.31

BIBLIOGRAPHIE/Y/FIE
CREDITS
p.99

Sans titre 1, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 86x66 cm

INTRODUCTION

Cet ouvrage n'aurait jamais vu le jour sans la conjonction de plusieurs protagonistes issus d'époque, d'origine et de parcours très différents. Le lien qui toutefois les unit est celui de l'amour pour l'art. La passion et le partage de chacun a permis de rassembler des peintures au sein d'une exposition et de mettre en lumière le travail lyrique et coloré de l'artiste tchadien, Bela.

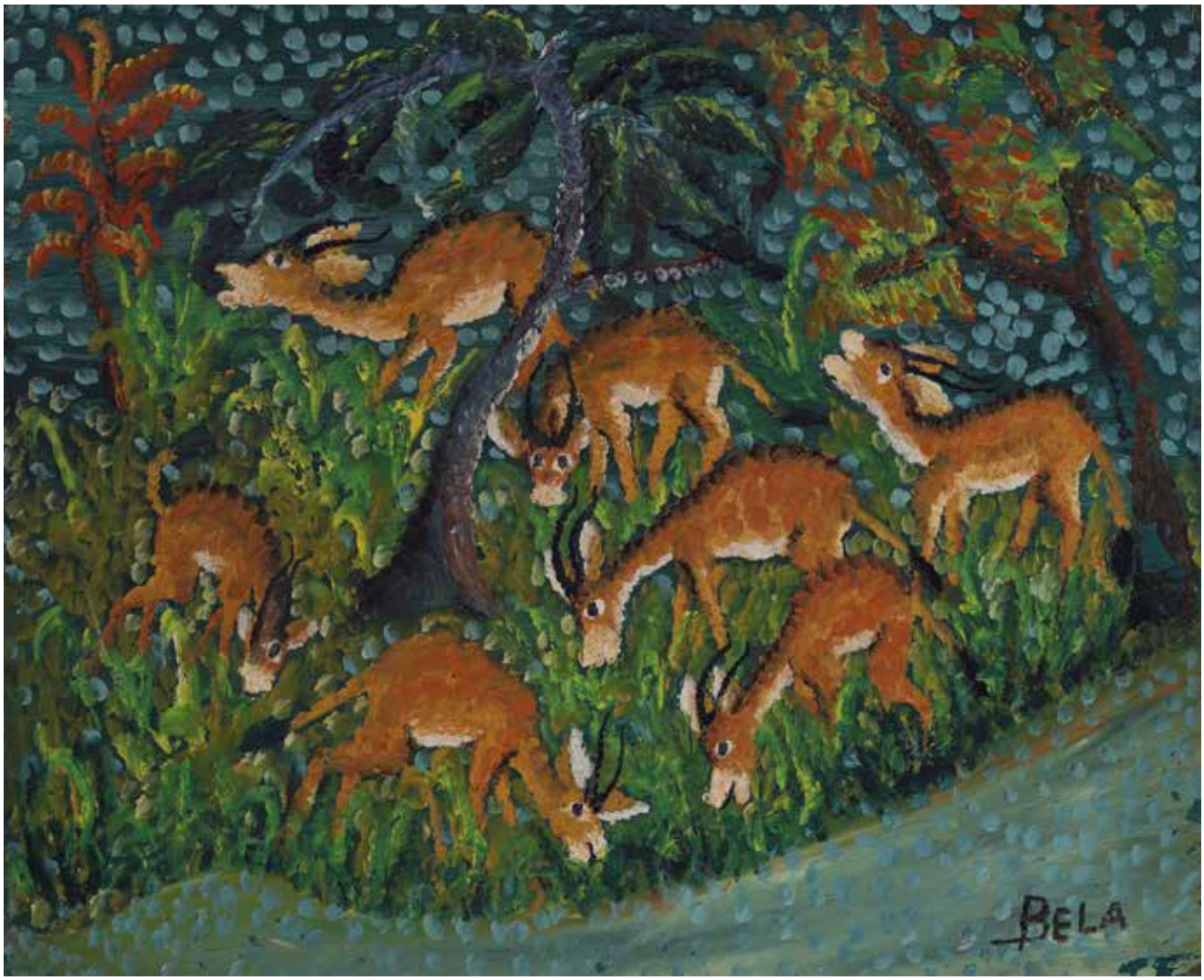
Les chapitres se divisent dans un premier temps entre les acteurs ayant contribué directement ou indirectement à l' élaboration de ce projet. Les pages laissent ensuite place à la quarantaine de peintures de l'artiste. Issues d'une collection belge, les toiles se caractérisent par un travail autodidacte encouragé par un centre d'art créé au milieu du XX^{ème} siècle par Pierre Romain-Desfossés à Élisabethville (aujourd'hui Lubumbashi), *le Hangar.*

Durant plusieurs années, à l'abri de l'influence occidentale, poussée à l'expérimentation des mediums, une production d'artistes se développe en dehors du radar des collectionneurs. Le Hangar de Romain-Desfossés n' enseigne pas l'histoire de l'art connu et étudié dans les livres occidentaux. Au contraire, cet espace encourage ses élèves à exprimer les perceptions de l'environnement qui les entoure et de les transcrire de la manière qui leurs correspond le mieux. Les thèmes de la vie quotidienne, les rites traditionnels et la nature sont les plus récurrents : scènes de pêche, de chasse, de cérémonies, des décors de fonds marins, d'animaux, de savane... Véritables maillons entre l'art classique et l'art contemporain africain, les artistes du Hangar tels que Bela, Mode Muntu, Pilipili, Mwenze Kibwanga, ou encore Kabinda ont permis d'écrire l'Histoire de l'Art du continent africain. Par ailleurs, l'exposition «*Beauté Congo*» à la Fondation Cartier en 2014 a participé à la reconnaissance de ces talents peu connus. Depuis lors, de nombreuses institutions internationales (de Paris à New York) ainsi que les maisons de ventes s'intéressent à ces artistes du Hangar et à leurs œuvres devenues prisées par les collectionneurs.

This project could never have been possible without the involvement of a number of people from very different eras, backgrounds and career paths. What unites them all is their love of art. Each one's passion and desire to share that passion has made it possible to gather together paintings for one exhibition, and to showcase the lyrical, colourful work of Chadian artist, Bela.

The early chapters are divided between the different people who have directly or indirectly contributed to this project. The pages are then given over to around forty of the artist's paintings. The pieces are from a Belgian collection and are characterised by the autodidacticism encouraged by an art centre founded in the middle of the 20th century by Pierre Romain-Desfossés in Élisabethville (now Lubumbashi), known as *the Hangar.*

Over the course of several years, sheltered from any western influences and driven to experiment with different mediums, artistic output flourished, off the radar of any collectors. The Atelier du Hangar founded by Romain-Desfossés does not teach the same kind of history of art that is recognised and studied in western books. On the contrary, this space encourages its pupils to express their perceptions of the environment around them and to transcribe them in any way that suits them. The themes of everyday life, traditional rituals and nature are the most common: scenes of fishing, hunting, ceremonies, seabed landscapes, animals, savanna...Building a bridge between classical art and contemporary African art, the Hangar's artists like Bela, Mode Muntu, Pilipili, Mwenze Kibwanga and Kabinda have helped to write the African continent's own History of Art. Furthermore, the "*Beauté Congo*" exhibition at the Fondation Cartier in 2014 helped raise the profile of these little-known talents. Since then, all sorts of international institutions (from Paris to New York) and auction houses have expressed an interest in these Hangar artists and their works, which have now become sought after by collectors.



Sans titre 2, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 67x56 cm

INLEIDING

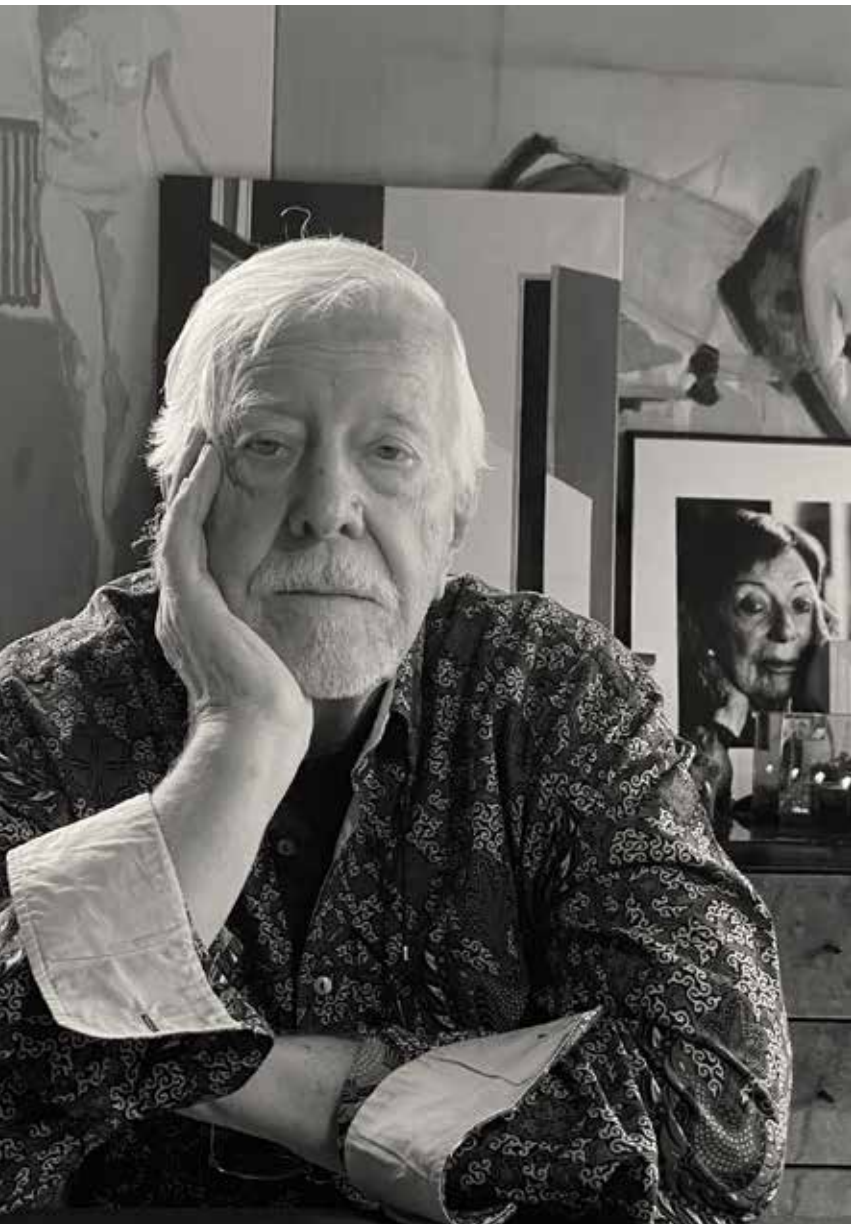
Dit project had nooit werkelijkheid kunnen worden zonder een aantal personen uit verschillende tijdperken, van verschillende afkomst en met een verschillend traject. Wat hen echter samenbrengt, is de liefde voor de kunst. Omdat ze allen gepassioneerd zijn door kunst en die passie willen delen, konden de schilderijen bijeengebracht worden voor een tentoonstelling en kan het lyrische en kleurrijke werk van de Tsjadische kunstenaar Bela in de kijker gezet worden.

Het eerste deel bestaat uit een aantal hoofdstukken rond de spelers die rechtstreeks of onrechtstreeks bijgedragen hebben aan de uitwerking van dit project. Dit wordt gevolgd door een tweede deel met een veertigtal schilderijen van de kunstenaar. De schilderijen zijn afkomstig uit een Belgische collectie en vallen op door hun autodidactische karakter. Dit werd aangemoedigd door een centrum voor de kunsten dat in het midden van de 20ste eeuw opgericht werd door Pierre Romain-Desfossés in Élisabethville (vandaag Lubumbashi), *de Hangar* genoemd.

Door de jaren heen hebben kunstenaars er hun werken geproduceerd, ver van Westerse invloeden en worden ze aangemoedigd om te experimenteren met verschillende media. Ze blijven zo onder de radar van de verzamelaars. De Hangar van Romain-Desfossés geeft geen lessen in de kunstgeschiedenis zoals die gekend is en bestudeerd wordt in de boeken in het Westen. De studenten worden er net toe aangezet om te experimenteren met hun perceptie van de hen omringende omgeving en om die op hun eigen manier uit te drukken. Thema's uit het dagelijkse leven, traditionele rites en de natuur zijn de meest voorkomende onderwerpen: visvangst, de jacht, ceremonies, zichten van de bodem van de zee, dieren, de savanne enzovoort.

De kunstenaars van de Hangar, zoals Bela, Mode Muntu, Pilipili, Mwenze Kibwanga en Kabinda zijn echte schakels tussen de klassieke kunst en de hedendaagse Afrikaanse kunst. Dankzij hen kunnen we een geschiedenis van de kunst van het Afrikaanse continent schrijven. De tentoonstelling *Beauté Congo* in de Fondation Cartier in 2014 heeft ertoe bijgedragen dat deze weinig bekende talenten erkenning kregen. Sindsdien zijn vele internationale instellingen (van Parijs tot New York) en veilinghuizen in deze kunstenaars van de Hangar geïnteresseerd en zijn hun werken fel begeerd door verzamelaars.

CHAPITRE I : *Henri Jacobs*



Propos recueillis par Jessica Quarato
23 novembre 2023

C'est aux détours d'une petite ville dans la province du Brabant flamand que je découvre une petite maison perchée en hauteur, son propriétaire m'attend. En me garant, je jette un rapide coup d'œil à cette vue imprenable sur une étendue de champs et de prairies. L'air est frais et humide, nous sommes en plein mois de novembre, pourtant Henri Jacobs se tient en chemise sur le perron. Son accueil chaleureux m'invite à rentrer dans l'habitation. Je savais peu de chose à son sujet, si ce n'est qu'il avait vécu durant de nombreuses années en Afrique et qu'il avait rassemblé une quantité importante de peintures de Bela.

Installée face à lui, adossée à une table dans un « désordre ordonné », je découvre un homme à la carrure imposante et au français parfait. Il excuse la maladresse de ses gestes d'un vieil homme et me propose un café. Le temps de le préparer, il s'éclipse quelques minutes. J'en profite pour observer autour de moi. Malgré le temps maussade, l'atmosphère qui embaume l'intérieur de cette maison est des plus ensoleillés. De multiples peintures aux couleurs vives comblent les murs, des livres forment des amas de lecture sur la table-basse, la bibliothèque partage ses étagères avec divers objets ethnoculturels, une collection d'hiboux sculptés occupent l'espace par-ci par-là et un chevalet trône au milieu du salon, attendant sagement de retrouver les mains de l'artiste. Il ne fait nul doute que cette pièce regorge de souvenirs et que cette matinée allait être des plus intéressantes. Je positionne mon portable dans le bon axe. J'appuie sur « play » pour lancer le dictaphone. À cet instant, je n'avais aucune idée de l'aventure qui m'attendait à travers le récit d'Henri Jacobs.

Jessica : D'où êtes-vous originaire ?
Henri Jacobs : Je suis à né à Louvain (Leuven) en 1934, d'un père belge et d'une mère française. Mon père faisait partie de la bourgeoisie louvaniste où tout le monde parlait aisément le français et le néerlandais. Au collège, on me répétait régulièrement que je faisais partie de la « caste sociale des flamands d'expression française ». À la maison, nous parlions principalement le français mais pendant la guerre, les Allemands obligeaient un enfant à suivre et à s'exprimer dans la langue de leur père. Vous savez cette histoire de francophone et néerlandophone ne date pas d'aujourd'hui!

Avez-vous fait des études ? Mon parcours commence à 14 ans. J'étais comme tout enfant au collège mais j'avais des aspirations artistiques. À l'époque, l'artiste Ossip Zadkine[1] qui a réalisé la sculpture « La Ville détruite » commémorant l'horreur du bombardement de Rotterdam de 1940, ouvrait son atelier peu après la Seconde Guerre Mondiale. C'est une des premières écoles artistiques. Vous n'étiez pas encore née, vos parents non plus peut-être. Mais il faut avoir à l'esprit que c'est très nouveau pour l'époque ! Je voulais l'intégrer.

Vous avez donc intégré l'atelier d'Ossip Zadkine ? Vos parents n' étaient-t-ils pas contre vos ambitions artistiques ? Mon papa, brave homme, ne sachant pas à qui s'adresser, a demandé conseil au curé. Et à mon grand étonnement, le curé lui répondit : « *vous n'imaginez quand même pas un enfant de 14 ans au milieu de femmes nues !* ». Pour lui, une académie d'art, c'était synonyme de seins et de fesses à l'air ! On m'a donc injustement interdit d'intégrer cet atelier et de poursuivre des études d'art. Je devais me contenter du collège. J'étais en grogne, très en colère contre mes parents. Un jour, ma maman m'a pris par l'oreille et m'a dit : «*Écoute Henri, moi, en tant que fille, je ne pouvais pas aller à l'école. Je le désirais mais je ne pouvais pas. Et toi, tu as la possibilité de pouvoir y aller et tu fais ta mauvaise tête. Finis le collège, si tu préfères, va dans une école technique. À 18 ans, tu peux nous dire au revoir, tu seras indépendant, tu pourras gagner ta vie et tu feras ce que tu veux !*» Les mots de ma mère étaient justes. J'ai donc suivi son conseil en suivant des études Techniques Électromécaniques.

Nous sommes au début des années 50, de telles études existaient déjà ? C'était très récent et les études étaient tellement mal faites. Les professeurs n'y connaissaient pas grand-chose et ne savaient absolument pas enseigner cette matière. Le latin, le français, les mathématiques, l'économie, on sait depuis longtemps comment les enseigner. Mais personne n'avait réfléchi comment apprendre à des élèves le fonctionnement de l'électricité. Résultat, j'ai décidé de suivre un cursus qui formait des instructeurs à des métiers manuels : une régence en Technique. C'était la première année d'essai donc très nouveau et moderne pour l'époque. J'ai donc entamé une formation pour devenir professeur d'une matière qu'on ne savait à la base pas enseigner. Il n'y avait aucun pédagogue formé pour nous instruire. Pour vous dire, au sein de la même classe, j'étais avec un pâtissier, un chocolatier, un sellier et deux ébénistes. Durant la première année, c'était si désordonné que nous nous retrouvions à nous donner cours entre nous. J'ai appris à faire des bonbons en chocolat. Par la suite, les choses se sont un peu plus structurées et j'ai rapidement enseigné.

Après cette formation, vous avez donc enseigné ? J'ai enseigné une année à Schaerbeek, aux Aumôniers du Travail. Une congrégation religieuse fondée par l'Institut Technique et Professionnel Cardinal Mercier. Je venais juste de me marier. Le directeur était un curé qui, dès qu'il me croisait, me questionnait : « Alors pas encore d'enfants ? ». Jusqu'au jour, où je lui répondis : « vous savez, il y a un spermatozoïde sur 110 millions qui a la chance de pénétrer dans le bon ovule. Alors, ne me posez pas la question tous les jours ». Il est devenu tout rouge et n'a plus jamais évoqué le sujet. À la fin de cette année, je suis parti au Congo.

Pourquoi cette destination ? Aviez-vous un objectif particulier ? Avec ma femme, on a toujours eu envie de partir. On était des idéalistes. On sentait que l'Indépendance arrivait. Avec ma femme, aussi professeur, nous avions comme objectif d'enseigner nos connaissances. Elle, la science et moi, l'électromécanique.

Avez-vous trouvé facilement du travail? Tout à fait, une école professionnelle et technique avait été créée à Kikwit dans la province du Kwilu en 1953[2]. Le matériel disponible sur place était des plus complets : 40 tours, 4 fraiseuses et beaucoup d'autres machines-outils ... Le seul problème, rien n'était correctement raccordé. Ainsi, ma première mission a été de mettre en place l'ensemble du matériel technique. J'ai souvenir d'une anecdote très drôle qui est unique au Congo. Le 15 septembre, j'arrive dans l'école où je vais enseigner. J'y rencontre les étudiants ainsi que mes nouveaux collègues qui me disent que je dois me rendre chez le commissaires de District. Je présume alors que c'est pour me présenter. Ce dernier me pose quelques questions et m'avertit qu'avant d'enseigner, je devais aller acheter du manioc pour nourrir les prisonniers. Je n'ai pas compris la raison mais j'ai exécuté l'ordre. Quelques mois plus tard, en décembre, je suis à nouveau convoqué chez le commissaires de District. Il s'adresse à moi en kikongo. Je lui explique dans la même langue qu'en faisant tous les jours mon tour pour aller acheter du manioc au prisonniers, vu que personne ne parlait le français, j'ai appris le kikongo. Le commissaire m'a répondu : « *voilà maintenant, tu peux aller enseigner. Tu pourras auras ainsi communiquer avec les parents de tes étudiant*s ».

Votre vie tant professionnelle que sociale s'établit tout doucement? Vers 1958, le bruit court que les réserves viennent à manquer et de nombreux expatriés quittent le pays. Nous, nous avons pu choisir où partir. Nous nous sommes déplacés vers la brousse dans un lieu où diverses tribus se côtoyaient. J'ai appris à respecter les traditions et les modes de vie. Par exemple, lorsque je me rendais à la chasse, je devais demander l'autorisation au « chef de terre » et lui donner une contrepartie. Je me suis adapté et vécu comme les villageois. En 1972, nous sommes partis vivre à Kinshasa afin que ma fille et mon fils puissent aller aisément à l'école secondaire. Pour les primaires, nous nous sommes débrouillés entre nous. Durant quatre années, une amie leur enseignait l'histoire, une autre le français, etc. En 1994, mon épouse rentre en Belgique pour des raisons familiales mais également parce qu'elle réalise qu'elle n'avait jamais eu la liberté d'aller au théâtre, au cinéma ou chez le coiffeur quand elle en avait l'envie.

Je décide de rester avec mon fils qui développe entretemps son entreprise d'aviation. Et durant les 10 ans qui suivirent, je revenais régulièrement la retrouver jusqu'au jour où je pris « ma retraite congolaise ». J'ai passé en tout 50 ans de ma vie au Congo.

J'ai l'impression que l'ambition artistique du garçon de 14 ans a été mise un peu de côté. Avez-vous continué d'une façon ou d'une autre dans l'art? J'étais un relais du musée de Kinshasa[3] et je collaborais avec Monsieur Seeuws[4] et Charly Hénault[5]. Quand ils partaient à l'intérieur (des terres), il passait par chez moi. Les objets que je trouvais intéressant, je les mettais de côté pour eux. De cette manière, ils n'avaient pas toujours besoin d'aller dans la brousse. J'avais ce qu'il fallait. C'était une collaboration indirecte. Quelque fois, ils logeaient à la maison.

Votre maison regorge de trésors de votre aventure congolaise. Qu'avez-vous ramené dans vos bagages? Vous vous doutez bien, qu'au fur et à mesure que j'ai trouvé des choses. J'en gardais un peu pour moi. J'aime plutôt les petits objets, discrets et usuels. Dans la bibliothèque, vous voyez là, il y a des likembe[6], des poires à lavements, des poteries. J'aime les choses authentiques. J'apprécie aussi la peinture, vous l'avez remarqué, je pense.

En effet, votre collection se compose de nombreuses œuvres peintes et essentiellement de Bela. Comment avez-vous découvert son travail ? J'ai toujours apprécié les peintres du Congo. Bela, c'est lorsque j'étais à Kinshasa après 1970. Il y avait un petit marché où on y vendait de tout. J'y ai rencontré deux gars du Bakongo à qui j'achetais de temps à autre des bricoles. Un jour, ils sont venus me voir après le marché en me disant « *patron, on a trouvé des tableaux de Bela.* » Je n' en avais jamais entendu parler. Ils voulaient les entreposer dans mon garage afin de ne pas devoir les ramener jusque chez eux à Binsa, 11km plus loin. J'ai observé et trouvé ça plutôt beau. J'ai donc accepté sous la condition que la prochaine fois qu'ils en avaient des nouveaux, je voulais être le premier à choisir. Entretemps, je me suis renseigné un peu. J'ai appris que Bela travaillait pour un Français[7] à Lubumbashi (ex Élisabethville) comme cuisinier.

Ce monsieur était à l'origine d'une académie des Beaux-Arts[8] et Bela, tout en travaillant pour lui, l'observait peindre. Il a voulu l'imiter, mais ne possédant pas les outils, il utilisait ses doigts. Un jour, le Français s'en aperçoit et lui suggère d'intégrer l'académie en poursuivant sa technique digitale.

Savez-vous comment ces deux hommes se sont retrouvés en possession des œuvres de Bela ? Il y avait un Grec[9] à Kinshasa, un genre de mécène qui aimait l'art africain. Il mettait à la disposition des artistes congolais son « garage » avec de la peinture commerciale à base d'huile, du Ripolin[10], et du carton comprimé[11]. Ils peignaient tous sur ce support. En contrepartie, le Grec demandait 1 à 2 œuvres peintes par semaine. Il s'est retrouvé avec des centaines et des centaines de peintures, peut-être des milliers. Un jour, ce Grec est parti aux USA et y est décédé. Quand sa famille a dû faire le tri et vider la maison, elle a découvert les nombreux tableaux. Ne sachant que faire avec tout ça, ils ont pris un camion et ont jeté une bonne partie dans une espèce de décharge où tout le monde jetait ses détritus. Et les deux congolais sont tombés dessus. Ils se sont dit que cela pourrait intéresser quelqu'un. À l'aide d'un tuyau d'arrosage et d'un chiffon, ils nettoyaient les peintures et c'était bon pour le marché.

Qu'est-ce qui vous a plu dans les peintures de Bela? Je suis persuadé que ce fameux français[7] a dû se rendre compte du talent de Bela. Bela avait une façon bien à lui d'apposer les couleurs pour avoir le maximum d'effet, en y confrontant des couleurs primaires avec des couleurs secondaires. Du rouge avec du vert. Son travail est unique. Il n'y avait rien à changer. Mes œuvres préférées de Bela sont dans ma chambre à coucher, il y en a 6. Ce sont mes Bela. Allons, les voir ! Ici, j'ai recréé le monde africain qu'on a connu avec mon épouse. Regardez les yeux de cette antilope, ils vous mangent. Ou ces poissons, ils sont vrais. Et celui-ci avec du rose, c'est tellement osé ! C'est puissant ! Un étudiant aux Beaux-Arts (en Occident) n'aurait jamais fait des choix pareils, mais Bela peignait en toute liberté sans codes. À travers ses œuvres, je retrouve l'univers que j'ai connu durant 50 ans et que j'ai tant aimé. Malheureusement je n'ai pas eu la chance de rencontrer Bela, il était déjà mort.

Avez-vous une idée du nombre de tableaux de Bela que vous avez eu durant votre vie ? J'en ai collectionné beaucoup, tous envoyés en Belgique en 1982 par avion dans des sacs en toile. J'y ai d'ailleurs inscrit au dos 82.

On peut dire que vous avez eu un 6ème sens concernant Bela. Aujourd'hui, les peintures des artistes congolais de la génération du Hangar sont exposées internationalement et leur cote ne cesse de monter. Grâce à vous, le public peut en découvrir une petite partie dans cet ouvrage. Vous avez choisi de vous séparer d'une quarantaine de d'oeuvres, pourquoi ce choix ? Je suis vieux, vous savez. Je vais fêter mes 90 ans. Ni mes enfants, ni mes petits-enfants sont intéressés. Et les peintures sont là. Je préfère choisir de mon vivant quoi en faire, un peu à contre-cœur. J'ai donc fait le choix, de transmettre à la nouvelle génération. Pas à n'importe qui. Didier m'a semblé être la personne la plus adéquate. Il en fera quelque chose de bien. J'espère que les nouveaux propriétaires des peintures achèteront avec le cœur et passion pas uniquement comme investissement. On ne peut pas savoir.

Je vais clôturer cet entretien, Henri. Est-ce que vous souhaitez ajouter quelque chose ? Même si une partie de moi est triste de se séparer des Bela, je suis ravi que son travail est mis en avant dans une exposition ou un livre. Il mérite cette reconnaissance.

---

1. Ossip Zadkine (1888-1967), peintre et sculpteur franco-russe.
2. L'Institut Technique et Professionnel de Kikwit a commencé en 1953, géré par des jésuites. Devenu Institut Technique Professionnel de Kikwit (ITPK).
3. L'Institut des musées nationaux du Zaïre (INMZ), aujourd'hui Institut des musées nationaux du Congo.
4. Nestor Seeuws (1927-2011)
5. Charles Hénault (1927-2012)
6. Instrument en bois muni de lamelles en métal qu'on fait vibrer avec les pouces
7. Il s'agit de Pierre Romain-Desfossés (1887-1954)
8. Il s'agit de l'atelier du Hangar (1946-1954) qui après 1954 intégrera l'Académie des Beaux-Arts d'Élisabethville
9. Il s'agit de Maurice Alhadeff (1894-1972)
10. Ripolin est une marque de peinture française d'origine néerlandaise qui se caractérise par une peinture laquée, très résistante et constituée à l'origine d'huile de lin.
11. Il s'agit de panneaux Unalit, composés de fibres de bois compressées

CHAPITER I : *Henri Jacobs*

Interview with Henri Jacobs

As told to Jessica Quarato
November 23, 2023

On the outskirts of a small town in the Province of Flemish Brabant, I come across a little house, perched way up high, whose owner is waiting for me. As I park, I catch a quick glimpse of the uninterrupted view of an expanse of fields and meadows. The air is cool and damp, it's the middle of November, but Henri Jacobs is standing on the front steps wearing a shirt. He warmly welcomes me into his home. I didn't know much about him, apart from the fact that he had lived in Africa for many years, and that he had collected a large of number of Bela's paintings.

Sitting in front of him, leaning against a table covered in "orderly disorder", I see a man with an imposing build and flawless French. He apologises for his old-man clumsy gestures and offers me a coffee. He slips away to make it. I take the opportunity to look around. Despite the gloomy weather, the atmosphere inside this house is positively sunny. Lots of brightly coloured paintings fill the walls, books form reading piles on the coffee table, the library shares its shelves with all sorts of different ethnocultural objects, a collection of sculpted owls fills the space here and there, and an easel presides in the middle of the room, waiting patiently for the artist's hands. There is absolutely no doubt that this room is packed with souvenirs, and that this is going to be a fascinating morning. I get my mobile phone in the right position. I press "play" to start recording. At that moment, I had no idea what kind of adventure was waiting for me in Henri Jacobs' words.

Jessica : Where are you originally from ?
Henri Jacobs : I was born in Louvain (Leuven) in 1934, to a Belgian father and a French mother. My father was a member of Louvain's bourgeoisie, where everybody was comfortable speaking French and Dutch. At school, I was regularly told that I was part of the "French-speaking Flemish social class". At home we mainly spoke French, but during the war, the Germans forced children to follow and express themselves in their father's language. You know that this story of French speakers and Flemish speakers is nothing new don't you ?

Can you tell me about your education ? My studies began when I was 14. I was just like any other child at school, but I had artistic aspirations. Back then, the artist Ossip Zadkine[1], who is responsible for the sculpture "*La Ville détruite*" commemorating the horror of the bombing of Rotterdam in 1940, opened his studio shortly after the Second World War. It was one of the first schools of art. You weren't even born then, and perhaps your parents weren't either. But you have to remember how new this was at that time! I wanted to go there.

So you joined Ossip Zadkine's studio? Weren't your parents against your artistic ambitions ? My Dad was a good man, he didn't know who to turn to, so he went to the priest for advice. And to my great surprise, the priest replied: "*you can't possibly imagine a 14-year-old child surrounded by naked women! ".* For him, an art academy was all about naked breasts and thighs! So quite unfairly I was not allowed to join this studio and study art. I had to settle for college. I was very unhappy and angry with my parents. One day, my Mum took me to one side and said to me: "*Listen Henri, when I was a girl, I couldn't go to school. I wanted to, but I couldn't. But you, you've got the opportunity to go, and you're being difficult about it. Leave school if you like and go to a technical college. When you're 18 you can go away, you'll be independent, you can earn a living and do what you like!*" What my mother said was quite right. So I followed her advice and studied electromechanics.

This was the early 1950s. Was that kind of option available back then ? It was very new, and the courses weren't very good. The teachers didn't have a great deal of knowledge and had no idea about how to teach the subject. They'd been teaching Latin, French, maths and economics for a long time. But nobody had thought about how to teach students how electricity works. As a result, I decided to do a course for instructors in manual jobs: technical teacher training. It was the first year, a trial, so it was very new and modern for that time. So I started training to become the teacher of a subject that nobody knew how to teach. There were no teachers who had been trained to instruct us. To give you an idea, there was a baker, a chocolatier, a saddler and two cabinetmakers in the same class. During the first year, it was so disorganised that we found ourselves teaching each other. I learned how to make chocolates. Then things became a bit more structured.

So you became a teacher once you'd finished this training ? I taught in Schaerbeek for one year, at the Aumôniers du Travail. A religious congregation founded by the Institut Technique et Professionnel Cardinal Mercier. I'd just got married. The director was a priest, and whenever he saw me he asked: "*So no children yet then?*". Until one day, I replied: "*you know, one sperm out of 110 million is lucky enough to get to the right ovum. So don't keep asking me that question all the time*". He went bright red and never raised the subject again. At the end of that year, I went to the Congo.

Why did you go there? Did you have a particular goal in mind ? My wife and I had always wanted to go there. We were idealists. We had the feeling that Independence was coming. My wife was a teacher as well, and our goal was to teach others what we knew. Science for her, electromechanics for me.

Did you find work easily? Absolutely, a vocational and technical college had been opened in Kikwit in Kwilu Province in 1953[2]. There was plenty of equipment available: 40 lathes, 4 milling machines and lots of other machinery... The only problem was that nothing was connected properly. So my first job was to set up all the technical equipment. I have a really funny story that's specific to the Congo.

On 15 September I arrived at the school where I was going to teach. I met the students, as well as my new colleagues, who told me that I had to go and see the District Commissioner. So I assumed that it was to introduce myself. He asked me a few questions, and warned me that before I started teaching, I had to go and buy some cassava to feed the prisoners. I didn't understand the reason, but I followed the order. A few months later, in December, I was once again called to see the District Commissioner. He spoke to me in Kikongo. I explained to him, in the same language, that as I had been taking my turn every day to go and buy cassava for the prisoners, as nobody spoke French, I had learned Kikongo. The Commissioner replied: "*There you go, now you can go and teach. You'll be able to communicate with your students' parents now*".

Your professional and social life gradually grew. How long did you stay in the Congo ? In around 1958, rumour had it that reserves were running low, and lots of expats left the country. We could choose where to go. We moved to the back of beyond, where different tribes lived alongside one another. I learned to respect different traditions and ways of life. For example, when I used to go hunting, I had to ask permission from the local chief, and give him something in return. I adapted and lived like the villagers. In 1972, we went to live in Kinshasa so my daughter and son could go to secondary school. For primary school, we muddled through ourselves. For four years, one friend taught them history, another French etc. In 1994, my wife came back to Belgium for family reasons, but also because she realised that she'd never been able to go to the theatre, the cinema, or to a hairdresser whenever she wanted. I decided to stay with my son, who was growing his own aviation business in the meantime. And for the next 10 years, I would regularly come back to see her until the day when I took "my Congolese retirement". In total, I spent 50 years of my life in the Congo.

I get the feeling that the 14-year-old boy's artistic ambitions were put on the back burner. Did you carry on with art in one way or another ? I was a representative for the museum in Kinshasa[3] and I worked with Mr Seeuws[4] and Charly Hénault[5]. When they used to go inland, he would come and see me. Anything I thought was interesting, I would put to one side for them. This meant that they never needed to go to the back of beyond. I had what they needed. It was an indirect partnership. They would stay at the house sometimes.

Your house is filled with treasures from your Congolese adventure. What did you bring back in your luggage ? As you can imagine, I found things over the years. I kept some things for myself. I prefer little pieces, things that are understated and everyday. You can see there, on the bookshelf, there are some likembe[6], enema bulbs and some pottery. I like things that are authentic. I'm also keen on paintings, as you may well have noticed.

Indeed, your collection includes lots of paintings, and they are mainly by Bela. How did you discover his work ? I always liked Congolese paintings. I came across Bela when I was in Kinshasa, after 1970. There was a little market where they sold everything. I met two Bakongo guys there, and I would occasionally buy knickknacks from them. One day they came to see me after the market and said to me, "*boss, we've found some Bela paintings.*" I'd never heard of him before. They wanted to store them in my garage so they didn't have to take them back home to Binsa, 11km away. I looked at them and quite liked them. So I agreed, on the condition that the next time they had any new ones, I wanted to have first choice. In the meantime, I found out a bit more. I learned that Bela worked for a Frenchman[7] in Lubumbashi (formerly Élisabethville) as a cook. This gentleman was originally from an academy of fine arts[8] and Bela used to watch him paint, while he worked. He wanted to imitate him, but as he didn't have any tools, he used his fingers. One day, the Frenchman noticed and suggested that he join the academy[8] continuing to use his fingers.

Do you know how these two men came to have pieces by Bela in their possession ? There was a Greek[9] in Kinshasa, a kind of patron who liked African art. He offered his "garage" to Congolese artists with oil-based paints, Ripolin[10], and compressed cardboard[11]. They all painted on that. In return, the Greek asked for 1 or 2 works of art a week. In the end, he had hundreds and hundreds of paintings, maybe thousands. One day, the Greek went to the USA and he died there. When his family had to come over and sort out and empty the house, they discovered all the paintings. They didn't know what to do with them all, so they got a lorry and threw a lot of them away at a kind of dump, where everyone would throw away their rubbish. And the two Congolese men came across them. They thought they might be of interest to someone. Using a garden hose and a cloth, they cleaned the paintings and they were fine for the market.

What did you like about Bela's paintings ? I'm sure that this famous Frenchman[7] must have recognised Bela's talent. Bela had his very own way of using colours to create the maximum effect, juxtaposing primary colours with secondary colours. Red with green. His work is unique. It didn't need any changes. My favourite Bela paintings are in my bedroom, there are 6 of them. They are my Belas. Come on, let's go and see them! I've recreated the African world that my wife and I experienced here. Look at that antelope's eyes, they eat you up. See how real those fish are. And this one with the pink, it's so audacious! It's powerful! Someone studying fine arts (in the West) would never have made those choices, but Bela was totally free in the way he painted. In his work, I find myself in a world that I knew and loved so much for 50 years. Unfortunately, I never had the chance to meet Bela, he had already died.

Do you have an idea of how many Bela paintings you have had throughout your life ? I have collected many of them, all sent to Belgium in 1982 by plane in canvas bags. I also wrote the number 82 on the back of them.

You could say that you have a 6th sense when it comes to Bela. Today, the paintings by Congolese artists from the Hangar generation are exhibited around the world, and their value continues to rise. Thanks to you, members of the public can discover some of them here. You have made the decision to say goodbye to around forty pieces. Why have you made that choice ? I'm old you know. I'm going to be 90. Neither my children nor my grandchildren are interested. And the paintings are there. I would rather decide what to do with them while I'm alive, albeit with a heavy heart. So I made the decision to pass them on to the next generation. Not to just anyone. I felt that Didier was the right person. He will do something good with them. I hope that the new owners of the paintings will buy with their heart and passion, and not just see them as an investment. We can't be sure.

I'm going to finish this interview Henri. Do you have anything else to add ? Even though part of me is a bit sad to say goodbye to the Belas, I'm delighted that his work is going to be showcased in an exhibition or a book. He deserves recognition.

---

1. Ossip Zadkine (1888-1967), Franco-Russian painter and sculptor.
2. The Institut Technique et Professionnel de Kikwit opened in 1953 and was run by Jesuits. It became the Institut Technique Professionnel de Kikwit (ITPK).
3. The Institut des musées nationaux du Zaïre (INMZ), now the Institut des musées nationaux du Congo.
4. Nestor Seeuws (1927-2011)
5. Charles Hénault (1927-2012)
6. Wooden instrument with metal strips that you play with your thumbs
7. This was Pierre Romain-Desfossés (1887-1954)
8. The Atelier du Hangar (1946-1954), which became part of the Académie des Beaux-Arts d'Élisabethville after 1954
9. This was Maurice Alhadeff (1894-1972)
10. Ripolin is a French brand of paint, originally from the Netherlands, characterised by its lacquered finish that is highly resistant, originally made using linseed oil.
11. These are Unalit panels, made up of compressed wooden fibres

HOOFDSTUK I : *Henri Jacobs*

Interview met Henri Jacobs

Uitgeschreven door Jessica Quarato
23 november 2023

Aan de rand van een kleine stad in Vlaams-Brabant ontdek ik een hooggelegen huisje, waar de eigenaar op me wacht. Bij het parkeren kijk ik even naar het vrije uitzicht over uitgestrekte velden en weiden. De lucht is koel en vochtig. Het is midden november. Toch staat Henri Jacobs in zijn overhemd op de veranda. Zijn warme welkom nodigt me uit om binnen te komen. Ik wist weinig over hem, alleen dat hij jarenlang in Afrika gewoond heeft en een uitgebreide collectie schilderijen van Bela opgebouwd heeft.

Terwijl ik tegenover hem zit, leunend tegen een tafel in een staat van "geordende chaos", maak ik kennis met een man die een indrukwekkend postuur heeft en perfect Frans spreekt. Hij verontschuldigt zich voor zijn gebaren als oude man en biedt me koffie aan. In de enkele minuten die voorbijgaan terwijl hij koffie maakt, profiteer ik ervan om rondom me te kijken. Ondanks het sombere weer is de sfeer die in dit huis hangt des te zonniger. De muren hangen vol schilderijen met levendige kleuren. Op het bijzettafeltje ligt een stapel boeken. Er staan meer boeken op de rekken, waarop ook allerlei etnische culturele voorwerpen staan. Een collectie gebeeldhouwde uilen bevindt zich verspreid over het vertrek en er staat een schildersezel in het midden van het salon geduldig te wachten tot de kunstenaar terugkomt. Er is geen twijfel mogelijk. Dit vertrek bevindt zich vol souvenirs en het zou vast een boeiende ochtend worden. Ik zet mijn telefoon op een geschikte plaats. Ik druk op "play" om de dictafoon te starten. Op dat moment had ik geen idee van het avontuur dat me te wachten stond in het verhaal van Henri Jacobs.

Jessica : Waar komt u vandaan?
Henri Jacobs : Ik ben geboren in Leuven in 1934. Mijn vader was een Belg, mijn moeder een Franse. Mijn vader maakte deel uit van de bourgeoisie in Leuven die vlot Frans en Nederlands sprak. Toen ik naar het college ging, kreeg ik regelmatig te horen dat ik deel uitmaakte van een "sociale klasse van Franstalige Vlamingen." Thuis spraken we voornamelijk Frans maar tijdens de oorlog verplichtten de Duitsers kinderen om de taal van hun vader te kiezen en te spreken. Weet u, het hele verhaal van Franstaligen en Nederlandstaligen is niet nieuw!

Heeft u gestudeerd? Mijn traject begon toen ik 14 jaar was. Zoals alle andere kinderen ging ik naar het college. Ik had echter artistieke ambities. In die tijd, net na de Tweede Wereldoorlog, opende de kunstenaar Ossip Zadkine[1] van het beeldhouwwerk "*La Ville détruite*" [de vernielde stad] dat het afschuwelijke bombardement van Rotterdam in 1940 herdenkt, een atelier. Het was een van de eerste kunstscholen. U was nog niet geboren en misschien uw ouders ook nog niet. U moet echter in het achterhoofd houden dat dit erg nieuw was voor die tijd! Ik wilde ernaartoe.

Bent u naar het atelier van Ossip Zadkine gegaan? Waren uw ouders niet tegen uw artistieke ambities?
Mijn arme vader wist niet aan wie hij raad kon vragen en ging naar de pastoor. En tot mijn grote verbazing antwoordde de pastoor: «*Dat kan toch niet? Een kind van 14 jaar tussen de naakte vrouwen!*» Voor hem was de kunstacademie synoniem voor blote borsten en billen! Ik mocht dus ten onrechte niet naar dit atelier gaan om kunst te studeren. Ik moest tevreden zijn met het college. Ik mopperde en was erg kwaad op mijn ouders. Op een dag nam mijn moeder me bij mijn oor en zei ze: «*Luister eens, Henri. Omdat ik een meisje was, mocht ik niet naar school gaan. Ik wilde heel graag, maar het mocht niet. Jij hebt de kans om naar school te gaan en trekt een zuur gezicht. Wanneer je het college gedaan hebt, kan je als je dat wil naar een technische school gaan. Op 18 jaar kan je afscheid van ons nemen. Dan ben je zelfstandig, kan je je eigen geld verdienen en doe je wat je wil!*» Mijn moeder had gelijk. Ik heb haar raad dus opgevolgd en heb technische studies gedaan, elektromechanica.

Dit was in het begin van de jaren '50. Bestond dat toen al? Dat was heel erg nieuw en de studies waren ook heel slecht. De leerkrachten wisten er niet veel van en konden deze vakken absoluut niet onderwijzen. Voor vakken zoals Latijn, Frans, wiskunde en economie weten we allang hoe we ze moeten onderwijzen. Niemand had er echter over nagedacht hoe leerlingen konden leren hoe elektriciteit werkt. Het resultaat was dat ik besloten heb om een cursus te volgen die leerkrachten opleidde voor ambachtelijke beroepen. Een regentaat in de techniek dus. Het was het eerst jaar, dus het was erg nieuw en modern voor die periode. Ik heb dus een opleiding aangevat om leerkracht te worden in een vak waarvan men niet wist hoe het onderwezen moest worden. Er was geen enkele pedagoog die opgeleid was om ons les te geven. Om maar te zeggen: in mijn klas zaten er ook een patissier, een chocolatier, een zadelmaker en twee houtbewerkers. Het eerste jaar was zo slecht georganiseerd dat wij elkaar lesgaven. Ik heb chocolaatjes leren maken. Daarna werd alles wat meer gestructureerd.

Heeft u na deze opleiding lesgegeven? Ik heb een jaar lesgegeven in Schaarbeek bij de Aalmoezeniers van de Arbeid. Dit was een religieuze congregatie die opgericht was door het Technisch en beroepsinstituut kardinaal Mercier. Ik was net getrouwd. De directeur was een pastoor die me telkens vroeg wanneer hij me tegenkwam: «*Nog geen kinderen?*» Op een dag heb ik hem geantwoord: «*Weet u, er is een spermatozoïde op 110 miljoen die de kans heeft om door te dringen in de juiste eicel. Stel me de vraag dus niet elke dag.*» Hij werd helemaal rood en heeft het me nooit meer gevraagd. Aan het einde van dat jaar ben ik naar Congo vertrokken.

Waarom deze bestemming? Had u een bepaald doel voor ogen? Mijn vrouw en ik hadden altijd al zin om te vertrekken. We waren idealisten. We voelden dat de onafhankelijkheid eraan kwam. Mijn vrouw, die ook leerkracht was, en ik wilden graag onze kennis doorgeven. Zij haar kennis van de wetenschappen en ik van de elektromechanica.

Heeft u gemakkelijk werk gevonden? Ja, er was een technische en beroepsschool opgericht in Kikwit in de provincie Kwilu in 1953[2]. Er was heel veel materiaal ter plaatse beschikbaar: 40 draaibanken, 4 freesmachines en vele andere machines en gereedschappen.

Het enige probleem was dat niets correct aangesloten was. Mijn eerste taak was dus het technische materiaal opzetten. Ik herinner me een grappige anekdote die uniek is voor Congo. Op 15 september kwam ik in de school waar ik ging lesgeven aan. Ik heb er de studenten ontmoet, en ook mijn nieuwe collega's die me zeiden dat ik naar de districtcommissaris moest gaan. Ik ging er dus vanuit dat ik me moest voorstellen. Hij stelde me een paar vragen en waarschuwde me dat ik, voordat ik les kon geven, maniok moest gaan kopen om de gevangenen te voeden. Ik begreep niet waarom, maar ik voerde het bevel uit. Een paar maanden later, in december, werd ik opnieuw opgeroepen voor een gesprek met de districtscommissaris. Hij sprak me aan in Kikongo. Ik leg hem in dezelfde taal uit dat aangezien ik elke dag maniok ging kopen voor de gevangenen en er niemand Frans sprak, ik Kikongo geleerd had. Hij antwoordde me: «*Nu kan je lesgeven. Nu kan je met de ouders van je studenten praten.*»

Zowel professioneel als sociaal bouwt u geleidelijk aan uw leven op. Hoelang bent u in Congo gebleven? Rond 1958 ging het gerucht rond dat er te weinig reserves waren en heel wat expats verlieten het land. Wij konden kiezen waar we naartoe gingen. We trokken de rimboe in, naar een plek waar verschillende stammen naast elkaar leefden. Ik heb geleerd om de tradities en manier van leven te respecteren. Wanneer ik bijvoorbeeld ging jagen, moest ik toestemming vragen aan het 'hoofd van het land' en hem iets in ruil geven. Ik heb me aangepast en leefde zoals de dorpsbewoners. In 1972 zijn we naar Kinshasa verhuisd, zodat mijn dochter en zoon gemakkelijk naar de middelbare school konden gaan. Voor het basisonderwijs hebben we zelf gezorgd. Vier jaar lang onderwees een vriendin hen geschiedenis, een andere Frans, enzovoort. In 1994 is mijn vrouw naar België teruggekeerd om familiale redenen, maar ook omdat ze besefte dat ze nooit de vrijheid had gehad om naar het theater, de film of de kapper te gaan wanneer ze daar zin in had. Ik besloot om bij mijn zoon te blijven die ondertussen een luchtvaartmaatschappij opgericht had. In de volgende 10 jaar ging ik haar regelmatig bezoeken tot de dag waarop ik in Congo op pensioen ging. Ik heb in totaal 50 jaar van mijn leven in Congo gewoond.

k heb de indruk dat de artistieke ambities van de jongen van 14 wat opzijgeschoven werden. Bent u op de een of andere manier verdergegaan met de kunst? Ik was een tussenpersoon van het museum van Kinshasa[3] en ik werkte samen met de heer Seeuws4 en Charly Hénault[5]. Wanneer ze naar het binnenland trokken, passeerden ze bij mij. De objecten die ik interessant vond, zette ik voor hen opzij. Op deze manier moesten ze niet altijd de rimboe in gaan. Ik had waar ze op zoek naar waren. Het was een indirecte samenwerking. Soms logeerden ze bij mij.

Je huis staat vol met schatten uit je Congolese avontuur. Wat heeft u in uw bagage meegebracht? U kan zich wel voorstellen dat ik door de jaren heen dingen gevonden heb. Ik hield er een aantal voor mezelf. Ik houd meer van kleine voorwerpen, die onopvallend en alledaags zijn. Tussen de boeken ziet u daar likembe[6], peren voor spoelingen, aardewerk. Ik houd van authentieke zaken. Ik kan ook de schilderkunst erg waarderen. Dat had u al wel opgemerkt, denk ik.

Uw collectie bevat inderdaad veel schilderijen, voornamelijk van Bela. Hoe heeft u zijn werk ontdekt? Ik heb de schilders uit Congo altijd geapprecieerd. Bela, dat was wanneer ik in Kinshasa was, na 1970. Er was een marktje waar allerlei verkocht werd. Ik heb er twee mannen uit Bakongo ontmoet waarvan ik af en toe spullen kocht. Op een dag kwamen ze na de markt naar me toe en zeiden ze «*We hebben schilderijen van Bela gevonden.*» Ik had nog nooit van hem gehoord. Ze wilden ze graag in mijn garage bewaren, zodat ze ze niet naar huis moesten meenemen, in Binsa, 11 km verder. Ik heb ernaar gekeken en vond ze mooi. Ik ben dus akkoord gegaan op voorwaarde dat ik de volgende keer dat ze nieuwe werken hadden als eerste mocht kiezen. Ondertussen had ik wat informatie ingewonnen. Zo kwam ik te weten dat Bela als kok voor een Fransman[7] in Lubumbashi (het voormalige Élisabethville) werkte. Die heer had een Academie voor Schone Kunsten[8] opgericht. Bela werkte voor hem en zag hem schilderen. Hij wilde hem nabootsen, maar aangezien hij geen benodigdheden had, gebruikte hij zijn vingers. Op een dag kwam de Fransman dit te weten en stelde hij voor dat Bela naar de academie8 kwam en met zijn vingers bleef werken.

Wist u hoe deze twee mannen aan de werken van Bela geraakt zijn? Er woonde een Griek[9] in Kinshasa, een soort mecenas die van Afrikaanse kunst hield. Hij stelde zijn "garage" ter beschikking van Congolese kunstenaars met commerciële verf op basis van olie, Ripolin[10], en samengeperst karton[11]. Ze schilderden allemaal op deze drager. In ruil vroeg de Griek 1 of 2 schilderijen per week. Zo had hij uiteindelijk honderden, of misschien zelfs duizenden, schilderijen. Op een dag is de Griek naar de VS vertrokken. Daar is hij overleden. Wanneer zijn familie naar Congo kwam om zijn huis leeg te maken en zijn bezittingen uit te sorteren, hebben ze heel veel schilderijen gevonden. Omdat ze niet wisten wat ze ermee moesten doen, namen ze een vrachtwagen en dumpten het meeste op een soort vuilnisbelt waar iedereen zijn afval gooide. De twee Congolezen hebben ze daar gevonden. Ze dachten dat iemand erin geïnteresseerd zou kunnen zijn. Met een tuinslang en een doek maakten ze de schilderijen schoon. Ze waren dan klaar om op de markt verkocht te worden.

Wat sprak u aan in de schilderijen van Bela? Ik ben ervan overtuigd dat die Fransman in kwestie[7] zich bewust was van het talent van Bela. Bela had zijn eigen manier om kleuren aan te brengen en een maximaal effect te bereiken door primaire en secundaire kleuren te combineren. Rood met groen. Zijn werk is uniek. Hij moest niets veranderen. Mijn favoriete werken van Bela bevinden zich in mijn slaapkamer. Het zijn er 6. Dat zijn mijn Bela's. Kom mee, ik zal ze u tonen. Hier heb ik de Afrikaanse wereld waarin ik met mijn vrouw geleefd heb opnieuw gecreëerd. Kijk naar de ogen van deze antilope. Ze eten u op. Of deze vissen. Ze zijn net echt. En kijk hier met de roos. Dat is echt gedurfd. Het is heel krachtig werk. Een student van Schone Kunsten (in het Westen) had zo'n keuzes nooit gemaakt, maar Bela schildert in alle vrijheid, zonder codes. Via zijn werk vind ik opnieuw de wereld waarin ik 50 jaar geleefd heb en waarvan ik zoveel hield. Jammer genoeg heb ik Bela nooit ontmoet. Hij was al overleden.

Heeft u een idee hoeveel werken van Bela u in uw leven gehad heeft? Ik heb veel verzameld en ze in 1982 met het vliegtuig naar België gestuurd in stoffen zakken. Ik heb 82 op de achterkant geschreven.

Men zou kunnen zeggen dat u een zesde zintuig had voor Bela. Vandaag de dag kunnen we de schilderijen van Congoleze kunstenaars van de generatie van de Hangar bekijken in internationale tentoonstellingen en hun ster blijft maar stijgen. Dankzij u kunnen mensen een klein deel van deze werken ontdekken. U heeft ervoor gekozen om afstand te doen van een veertigtal werken. Waarom? Ik ben oud, weet u. Ik vier binnenkort mijn 90ste verjaardag. Mijn kinderen en kleinkinderen hebben er geen interesse voor. De schilderijen zijn er. Ik kies liever wat ik ermee ga doen nu ik nog leef. Een beetje met tegenzin. Ik heb er dus voor gekozen ze door te geven aan een nieuwe generatie. Niet aan gelijk wie. Didier leek me de meest geschikte persoon. Hij zal er iets goeds mee doen. Ik hoop dat de nieuwe eigenaars van deze schilderijen ze met hun hart kopen en niet alleen maar als investering. We kunnen het niet weten.

Ik ga dit onderhoud afronden, Henri. Wilt u iets toevoegen? Zelfs al is een deel van me een beetje droevig om afscheid te nemen van de schilderijen van Bela, toch ben ik dolblij dat zijn werk in de kijker gezet wordt in een tentoonstelling of een boek. Hij verdient de erkenning.

---

1. Ossip Zadkine (1888-1967), Frans-Russisch schilder en beeldhouwer.
2. Het 'Institut Technique et Professionnel de Kikwit,' het Technisch en Beroepsinstituut van Kikwit, werd in 1953 opgericht en beheerd door de Jezuïeten. Werd dan het 'Institut Technique Professionnel de Kikwit' (ITPK).
3. Het 'Institut des musées nationaux du Zaïre' (INMZ), vandaag 'Institut des musées nationaux du Congo', het Instituut van de nationale musea van Congo.
4. Nestor Seeuws (1927-2011)
5. Charles Hénault (1927-2012)
6. Houten instrument met metalen latten. De speler doet met zijn duimen de latten trillen.
7. Pierre Romain-Desfossés (1887-1954)
8. Het atelier van de Hangar (1946-1954) dat na 1954 deel werd van de Académie des Beaux-Arts, de academie voor schone kunsten, van Élisabethville
9. Dit is Maurice Alhadeff (1894-1972)
10. Ripolin is een Frans verfmerk van Nederlandse oorsprong. Het is lakverf die erg sterk is en op basis van lijnolie gemaakt is.
11. Unalit-panelen gemaakt uit samengedrukte houtvezels.

CHAPITRE II : *L'Atelier du Hangar*

Si aujourd'hui nous pouvons admirer les œuvres de Bela, c'est sans compter l'implication d'un français, Pierre Romain-Desfossés (1887-1954) qui fut un élément clé dans la carrière de l'artiste.

Tout commence en 1940, lorsque Pierre Romain-Desfossés, ancien officier breton de la marine française, part en mission au Tchad en tant qu'attaché au bureau militaire du haut-commissariat de l'Afrique-Équatoriale française[12]. En 1941, Romain-Desfossés est alors envoyé à Brazzaville sous les ordres du gouverneur Félix Eboué (1884-1944) afin d'y établir un endroit destiné à protéger l'art et l'artisanat indigènes. Sensible à l'écriture et à la peinture et artiste dans l'âme, Romain-Desfossés parcourt l'Afrique à la recherche d'un lieu où s'installer. Après un passage par Léopoldville (aujourd'hui Kinshasa) et Stanleyville (aujourd'hui Kisangani), il décide en 1944, de s'établir à Élisabethville (aujourd'hui Lubumbashi), dans la province du Katanga où la vie culturelle est en pleine ébullition.

Engagé dans la fondation de l'Union africaine des arts et des lettres (UAAL) dont l'objectif est de développer et diffuser l'art indigène, l'ancien officier français crée en 1946 un centre d'art : Le Hangar. Cet atelier se présente comme un espace créatif où le but n'est pas d'apprendre à peindre à l'occidental. Bien au contraire, les jeunes artistes sont poussés à exprimer leur personnalité et leur vision du monde. En fonction de leurs affinités artistiques et leur talent, les élèves du Hangar sont orientés vers la voie qui leur correspond le mieux : peinture, illustration, décoration, ... Pour Pierre Romain-Desfossés, il ne s'agit pas de former des élèves sous un cadre scolaire préétabli au sein d'une école régie par des professeurs.

Le Hangar se distingue par une volonté de guider les jeunes recrues « *sans déformer leurs dons innés ni corrompre leurs perceptions et sensibilités africaines* » comme l'a très bien souligné Thomas Bayet (*in Beauté Congo*)[13]. Il ajoute également que : « *le Hangar est une main tendue à la sauvegarde de leurs racines, tout en permettant à la culture indigène de renaitre et d'évoluer* »[13]. Les élèves sont encouragés à observer et s'inspirer de l'environnement qui les entourent. Tel un mentor, Romain-Desfossés les stimule à travers des promenades dans la brousse ou des visites au zoo d'Élisabethville. Ainsi les thèmes récurrents sont les antilopes dans la brousse, le ballet d'oiseaux dans les arbres, l'univers marin, la chasse et la pêche. Les sujets des œuvres, qui au premier abord peuvent paraitre élémentaires, racontent des scènes ordinaires où les couleurs explosent et les perspectives se réinventent. Les élèves, sous la bienveillance de Romain-Desfossés, bénéficient d'un revenu régulier et d'un compte individuel. En outre, la rente des ventes des œuvres est placée dans le compte épargne de l'atelier.

12. L'AEF (Afrique-Équatoriale française) est le nom donné au gouvernement général créé en 1910 et regroupant en une fédération les 4 territoires français de l'Afrique équatoriale : le Gabon, le Moyen-Congo (aujourd'hui Congo-Brazzaville), l'Oubangui-Chari (aujourd'hui Centrafrique) et le Tchad.

13. *Beauté Congo*, 2014, p. 72-73

Fig. 1 : Pierre Romain-Desfossés et élèves à l'Atelier du Hangar, Elisabethville, 1950 (p. 22)

Fig. 2 : Pierre Romain-Desfossés et élèves au zoo, Elisabethville, 1950 (p.23)

CHAPITRE III : *Bela, l'artiste digital*

En 1940, Pierre Romain-Desfossés pose ses valises à Fort-Archambault (aujourd'hui Sarh) où il y rencontre Bela (1920?-1968), de la tribu des Sara. Ce dernier devient l'ordonnance de l'ancien officier français qu'il suivra tout au long de son périple africain de Brazzaville à Élisabethville. Bela sera l'un de ses plus fidèles « disciples ». En 1944, ils collaborent pour la première fois à l'élaboration d'un recueil de fables de la brousse accompagnées d'illustrations taillées au bois par Bela. L'ouvrage s'intitulera *Gutemberg dans la brousse*.

Originaire du Tchad, Bela représente la beauté de la nature dans son état le plus pur. La faune et la flore illustrées par l'artiste défient toute perspective et les couleurs glorifient les sujets représentés. Les poissons de Bela volent dans les abysses marins tandis que les antilopes nagent dans la brousse africaine. Coloriste hors pair, Bela jongle avec les teintes vives et contrastées, n'hésitant pas à réinterpréter la réalité. L'univers de Bela nous promène dans un monde où les lois picturales enseignées dans l'Histoire de l'Art occidentales n'existent plus. Bien au contraire, le tchadien réinvente les codes et, sous les encouragements de Romains-Desfossés, peaufine sa technique au doigts qui confère à ses œuvres un aspect unique.

La reconnaissance du travail de Bela et de ses camarades n'aurait probablement jamais eu lieu sans l'intérêt et la curiosité de certains passionnés. Les artistes comme Pilipili Mulongoy, Mwenze Kibwanga, Buya, Ilunga, Kabeya, Raphaël Kalela et Bela ont pu sortir ainsi de l'ombre en partie grâce à des marchands d'art qui ont vu dans ces œuvres congolaises, un travail aussi unique que talentueux. Leur point commun : avoir été élèves à l'Atelier du Hangar de Pierre Romain-Desfossés. Cette découverte a permis d'affirmer sans équivoque que son rôle au sein de la peinture au Congo a été essentielle et décisive. Même après la mort du français (1954), son initiative a perpétué et le Hangar intégré à l'académie des Beaux-Arts d'Élisabethville. Certains disciples deviennent même professeurs au sein de cette école, transmettant les valeurs et les techniques d'apprentissage de l'atelier. De nouveaux talents apparaissent alors perpétuant l'esprit artistique de leur mentor français.

Fig. 3 : Bela à l'atelier du Hangar, Elisabethville, 1950 (p. 24)
Fig. 4 : Pierre Romain-Desfossés et Bela, Elisabethville, 1950
Fig. 5 : Planche de Bela dans *Gutemberg dans la brousse*, 1944

CHAPITER II : *The 'Atelier du Hangar'*

The fact that we can admire Bela's work today is thanks to a Frenchman, Pierre Romain-Desfossés (1887-1954), who played a key role in the artist's career.

It all began in 1940 when Pierre Romain-Desfossés, a former Breton office in the French Navy, was deployed to Chad as an attaché to the military office of the high commission of the AEF[12]. In 1941, Romain-Desfossés was sent to Brazzaville on the orders of the Governor Félix Eboué (1884-1944) to set up a base there to protect indigenous arts and crafts. Romain-Desfossés was interested in writing and painting, and a real artist at heart, and he travelled throughout Africa to find somewhere to do this. After visiting Léopoldville (now Kinshasa) and Stanleyville (now Kisangani), in 1944 he decided to settle in Élisabethville (now Lubumbashi), in Katanga Province, where cultural life was flourishing.

Involved in setting up the Union africaine des arts et des lettres (UAAL), whose goal was to encourage and spread the word about indigenous art, the former French officer set up an art centre in 1946: *Le Hangar*. This studio is a creative space where the idea is not to learn how to paint like they do in the West. On the contrary, young artists are encouraged to express their own personality and vision of the world. Depending on their artistic leanings and their talent, students at Le Hangar are encouraged to follow their own path: painting, illustration, decoration... For Pierre Romain-Desfossés, it wasn't about teaching students in a pre-established educational setting within a school run by teachers.

Le Hangar stands out thanks to its desire to guide the young recruits "*without distorting their innate gifts or corrupting their African perceptions and sensibilities*", as Thomas Bayet explained (*in Beauté Congo*)[13]. He added that: "*Le Hangar offers a helping hand to save their roots, at well as giving indigenous culture the chance to come back to life and evolve*"[13]. Students are encouraged to observe and be inspired by the environment around them. Romain-Desfossés was like a mentor, encouraging them by taking them on walks in the bush, or on trips to the zoo in Élisabethville. So the recurring themes are antelopes in the bush, the ballet of birds in the trees, marine life, hunting and fishing. The subjects of the pieces, which at first glance might seem very basic, tell ordinary stories in which colours explode and perspectives shift. Under the benevolent gaze of Romain-Desfossés, students were given a regular income and their own account. In addition, the income from sales of the pieces is put into the studio's savings account.

---

12. French Equatorial Africa (Afrique-Équatoriale française, AEF) was the name given to the government created in 1910 encompassing a federation of the four French territories in Equatorial Africa: Gabon, French Congo (now the Republic of the Congo), Ubangi-Shari (now the Central African Republic) and Chad.
13. *Beauté Congo*, 2014, p. 72-73

Photo 1: (right) Pierre Romain-Desfossés and two students at the Atelier du Hangar, Elisabethville, 1950
Photo 2: (left) Pierre Romain-Desfossés and two students at the zoo, Elisabethville, 1950

CHAPITER III : *Bela, the digital artist*

In 1940, Pierre Romain-Desfossés moved to Fort-Archambault (now Sarh) where he met Bela (1920? -1968), from the Sara tribe. He became an orderly for the former French officer, whom he would follow throughout his African journey from Brazzaville to Élisabethville. Bela became one of his most loyal "disciples". In 1944, they worked together for the first time, creating a collection of fables from the African bush, accompanied by Bela's wood-carving illustrations. The collection was called *Gutemberg dans la brousse*.

Originally from Chad, Bela conveys the beauty of nature in its purest form. The artist's flora and fauna defy any perspective, and the colours glorify the subjects that they represent. Bela's fish fly into the abyss of the sea, while his antelopes swim in the African bush. Unrivalled in his use of colour, Bela juggles with bright, contrasting shades, fearlessly reinterpreting reality. Bela's world is one in which none of the pictorial laws taught in the history of Western art exist anymore. Quite the contrary, the Chadian rewrites the rules and, encouraged by Romains-Desfossés, hones his technique using his fingers, giving his work a unique finish.

The work of Bela and his fellow students would probably never have been recognised without the interest and curiosity of certain passionate admirers. Artists such as Pilipili Mulongoy, Mwenze Kibwanga, Buya, Ilunga, Kabeya, Raphaël Kalela and Bela were thus brought out of the shadows, partly thanks to art dealers who saw in these Congolese works, something that was as unique as it was talented. The common denominator was the fact that they had been pupils at Pierre Romain-Desfossés' Atelier du Hangar. This discovery unequivocally confirmed the key role that he played in Congolese art. Even after the Frenchman died (1954), his initiative lived on, and the Hangar became part of the Académie des Beaux-Arts d'Élisabethville. Some disciples even went on to become teachers in the same school, passing on the studio's values and techniques. New talent continues to thrive, perpetuating the artistic spirit of their French mentor.

Photo 3: P. Romain-Desfossés and Bela, Elisabethville, 1950
Photo 4: P. Romain-Desfossés and Bela, Elisabethville, 1950
Photo 5: Plate of Bela in Gutemberg in the bush, 1944

HOOFDSTUK II : *Het atelier van de Hangar*

Als we Bela's werk vandaag de dag kunnen bewonderen, dan hebben we dat te danken aan een Fransman, Pierre Romain-Desfossés (1887-1954), die een sleutelfiguur was in de carrière van de kunstenaar.

Alles begon in 1940 wanneer Pierre Romain-Desfossés, voormalige officier in de Franse marine en afkomstig uit Bretagne, op missie vertrekt in Tsjaad als attaché van het militaire bureau van het hoog commissariaat van Frans Equatoriaal Afrika[12]. In 1941 wordt Romain-Desfossés naar Brazzaville gestuurd op bevel van de gouverneur Félix Eboué (1884-1944) om er een plaats op te richten om inheemse kunst en ambachten te beschermen. Romain-Desfossés heeft een passie voor literatuur en schilderkunst en is een kunstenaar in hart en nieren. Hij doorkruist Afrika op zoek naar een geschikte plaats. Nadat hij Léopoldville (vandaag Kinshasa) en Stanleyville (vandaag Kisangani) bezocht heeft, beslist hij in 1944 om in Élisabethville (vandaag Lubumbashi) te gaan wonen, in de provincie Katanga, omwille van het bruisende culturele leven.

De voormalige Franse officier is betrokken bij de oprichting van de 'Union africaine des arts et des lettres' (UAAL), de Afrikaanse unie voor kunst en letteren, met als doel om inheemse kunst te stimuleren en verspreiden. In 1946 richt hij een kunstencentrum op: de *Hangar*. Dit atelier is een creatieve ruimte waar het niet de bedoeling is om te leren schilderen op de Westerse manier. Jonge kunstenaar worden integendeel aangemoedigd om hun persoonlijkheid en visie op de wereld uit te drukken. De leerlingen van de Hangar worden afhankelijk van hun artistieke affiniteiten en talent georiënteerd naar het pad dat het best bij hen past: schilderkunst, illustratie, decoratie, ... Voor Pierre Romain-Desfossés gaat het er niet om om leerlingen op te leiden binnen een schools kader dat vooraf bepaald is door leerkrachten in een school.

De Hangar wil integendeel de jonge kunstenaars stimuleren «*zonder hun aangeboren gaven te vervormen of hun Afrikaanse percepties en gevoeligheden aan te tasten,*» zoals benadrukt werd door Thomas Bayet (*in Beauté Congo*)[13]. Hij voegt ook toe dat: «*De Hangar is een hand die uitgestrekt wordt om hun wortels te behouden, en tegelijkertijd de inheemse kunst te doen heropleven en te ontwikkelen.*»[13] De studenten worden aangemoedigd om hun omgeving te bekijken en erin inspiratie op te doen. Romain-Desfossés stimuleert hen als een mentor met wandelingen in de rimboe of bezoekjes aan de dierentuin van Élisabethville. Veel voorkomende thema's zijn de antilopen in de rimboe, de dans van vogels in de bomen, de zee, de jacht en de visvangst. De onderwerpen van de werken lijken op het eerste gezicht misschien eenvoudig, maar vertellen over gewone situaties die barsten van kleur en waarin perspectieven opnieuw worden uitgevonden. De studenten hebben onder het welwillende toezicht van Romain-Desfossés een regelmatig inkomen en een individuele rekening. Bovendien worden de inkomsten uit de verkoop van de werken op de spaarrekening van het atelier gezet.

---

12. AEF (Afrique-Équatoriale française), Frans Equatoriaal Afrika, is de naam van het algemene bestuur dat in 1910 opgezet werd en de vier Franse eigendommen in Equatoriaal Afrika, namelijk Gabon, Frans Congo (vandaag Congo-Brazzaville), Oubangui-Chari (vandaag de Centraal-Afrikaanse Republiek) en Tsjaad, samenbracht in een federatie.
13. *Beauté Congo*, 2014, p. 72-73

Foto 1: (rechts) Pierre Romain-Desfossés en twee studenten van het Atelier du Hangar, Elisabethville, 1950
Foto 2: (links) Pierre Romain-Desfossés en twee studenten in de dierentuin, Elisabethville, 1950

HOOFDSTUK III :
Bela, de digitale kunstenaar

In 1940 kwam Pierre Romain-Desfossés in Fort-Archambault (vandaag Sarh) aan, waar hij Bela (1920? -1968), van de stam van de Sara, ontmoette. Bela werd de ordonnans van de voormalige Franse officier en volgde hem in zijn Afrikaanse reizen van Brazzaville tot Élisabethville. Bela werd een van zijn trouwste «discipelen.» In 1944 werkten ze voor de eerste keer samen aan de uitwerking van een collectie fabels van de rimboe, met illustraties in houtsnede door Bela. De titel van het werk was *Gutemberg dans la brousse.*

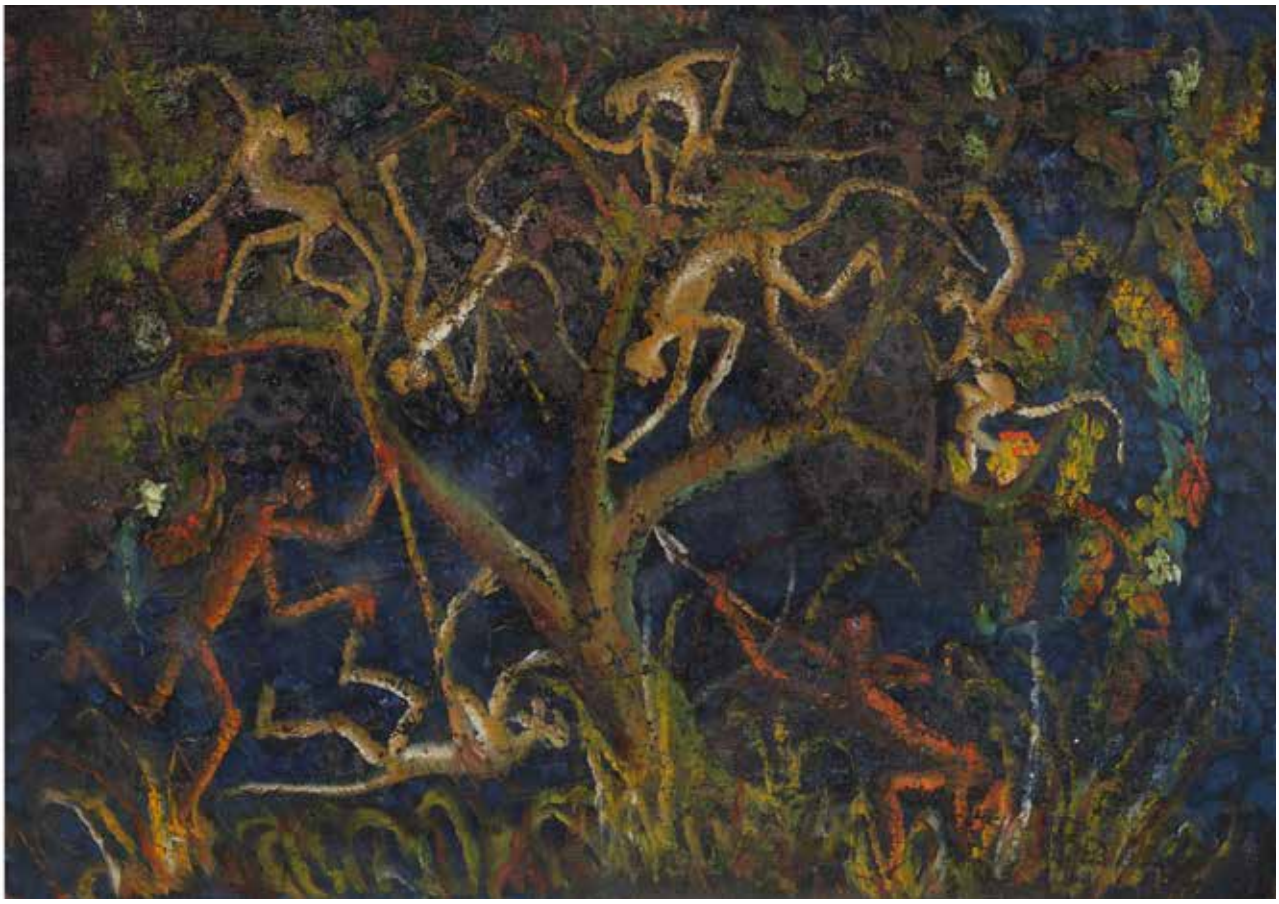
Bela is afkomstig uit Tsjaad en geeft de schoonheid van de natuur in de zuiverste staat weer. De illustraties van de fauna en flora van de kunstenaar tarten het perspectief en de kleuren verheerlijken de afgebeelde onderwerpen. De vissen van Bela vliegen door afgronden in de zee, terwijl de antilopes door het Afrikaanse struikgewas zwemmen. Bela is een ongeëvenaarde meester op het gebied van kleur. Hij jongleert met felle, contrasterende tinten, waarbij hij nooit aarzelt om de werkelijkheid te herinterpreteren. Bela's universum neemt ons mee naar een wereld waar de picturale wetten die in de Westerse kunstgeschiedenis worden onderwezen niet meer bestaan. De Tsjadiër vindt de codes opnieuw uit. Aangemoedigd door Romains-Desfossés verfijnt hij zijn techniek met zijn vingers, waardoor zijn werken een unieke uitstraling krijgen.

Het werk van Bela en zijn collega's zou waarschijnlijk nooit erkenning gekregen hebben zonder de interesse en nieuwsgierigheid van een aantal liefhebbers. Kunstenaars zoals Pilipili Mulongoy, Mwenze Kibwanga, Buya, Ilunga, Kabeya, Raphaël Kalela en Bela zijn zo uit de schaduw kunnen treden, onder meer dankzij kunsthandelaars die het unieke en het talent in deze Congolese werken zagen. Wat ze gemeenschappelijk hebben, is dat ze allemaal leerlingen waren van het Atelier van de Hangar van Pierre Romain-Desfossés. Deze ontdekking maakt het mogelijk om ondubbelzinnig te stellen dat zijn rol in de schilderkunst in Congo essentieel en van doorslaggevend belang was. Zelfs na de dood van de Fransman (1954) werd zijn initiatief voortgezet en werd de Hangar onderdeel van de Académie des Beaux-Arts, de academie voor schone kunsten, in Élisabethville. Sommige van zijn leerlingen werden zelfs leraren aan de school en gaven de waarden en leertechnieken van het atelier door. Er dook ook nieuw talent op dat de artistieke geest van hun Franse mentor voortzette.

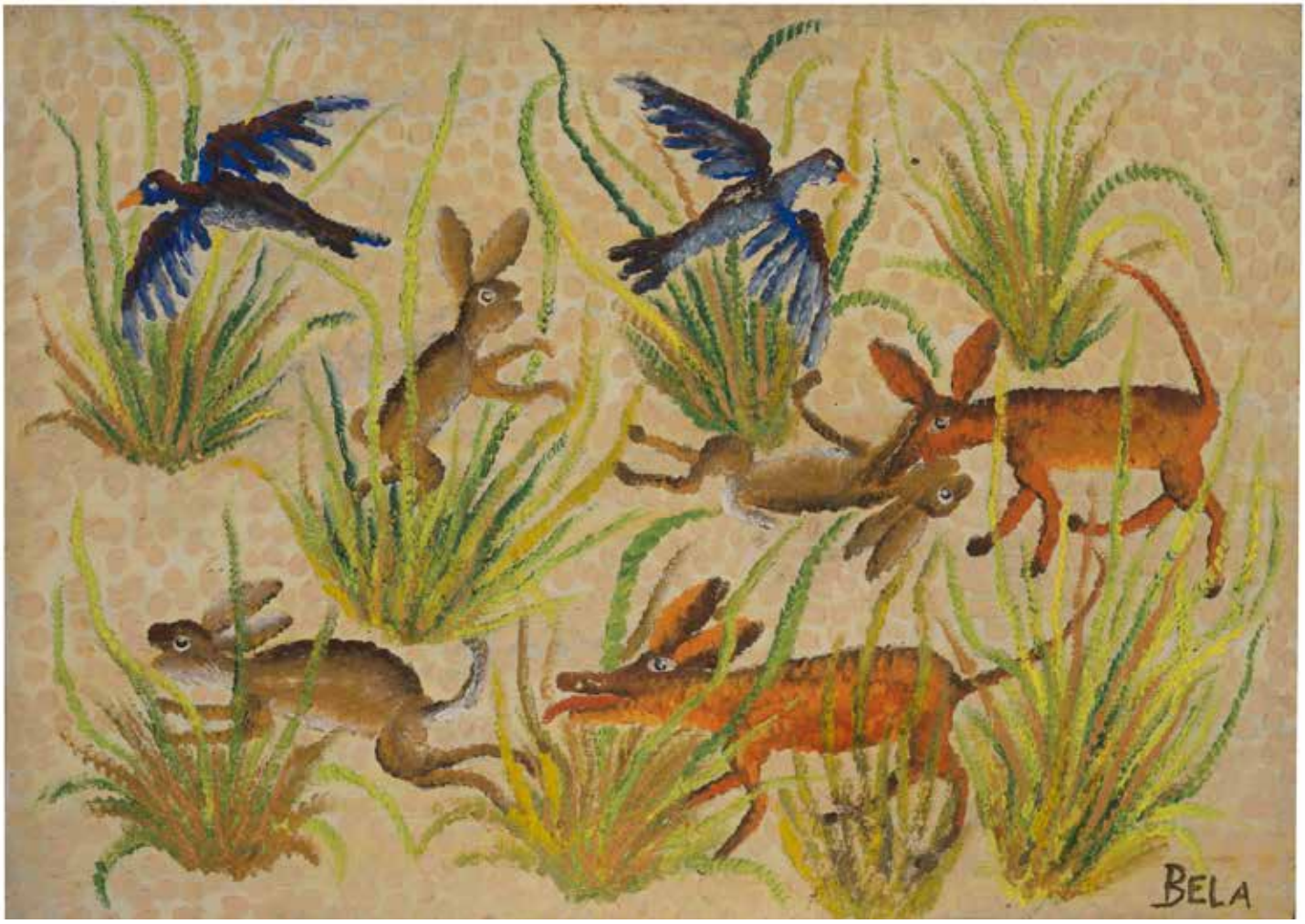
Foto 3: P. Romain-Desfossés en Bela, Elisabethville, 1950
Foto 4: P. Romain-Desfossés en Bela, Elisabethville, 1950
Foto 5: Bord van Bela in Gutemberg in de bush, 1944

CHAPITRE(R) IV : *L'Oeuvre / The Work*
HOOFDSTUK IV : *The Werk*

Sans titre 3, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 66,5x53 cm



Sans titre 4, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 91x65,5 cm

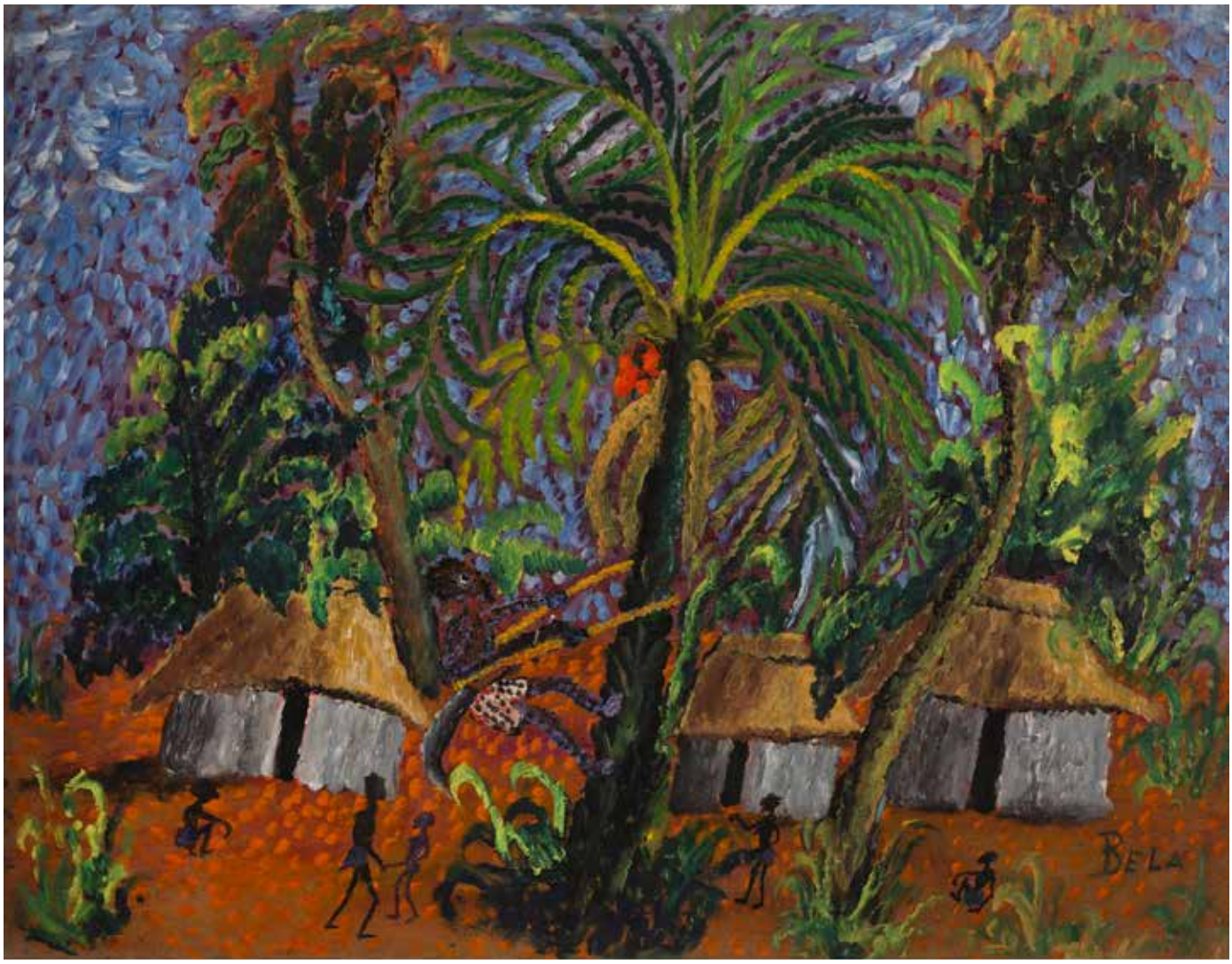


Sans titre 5, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 90x66 cm

Sans titre 6, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 78x60 cm

Sans titre 7, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 77x67 cm

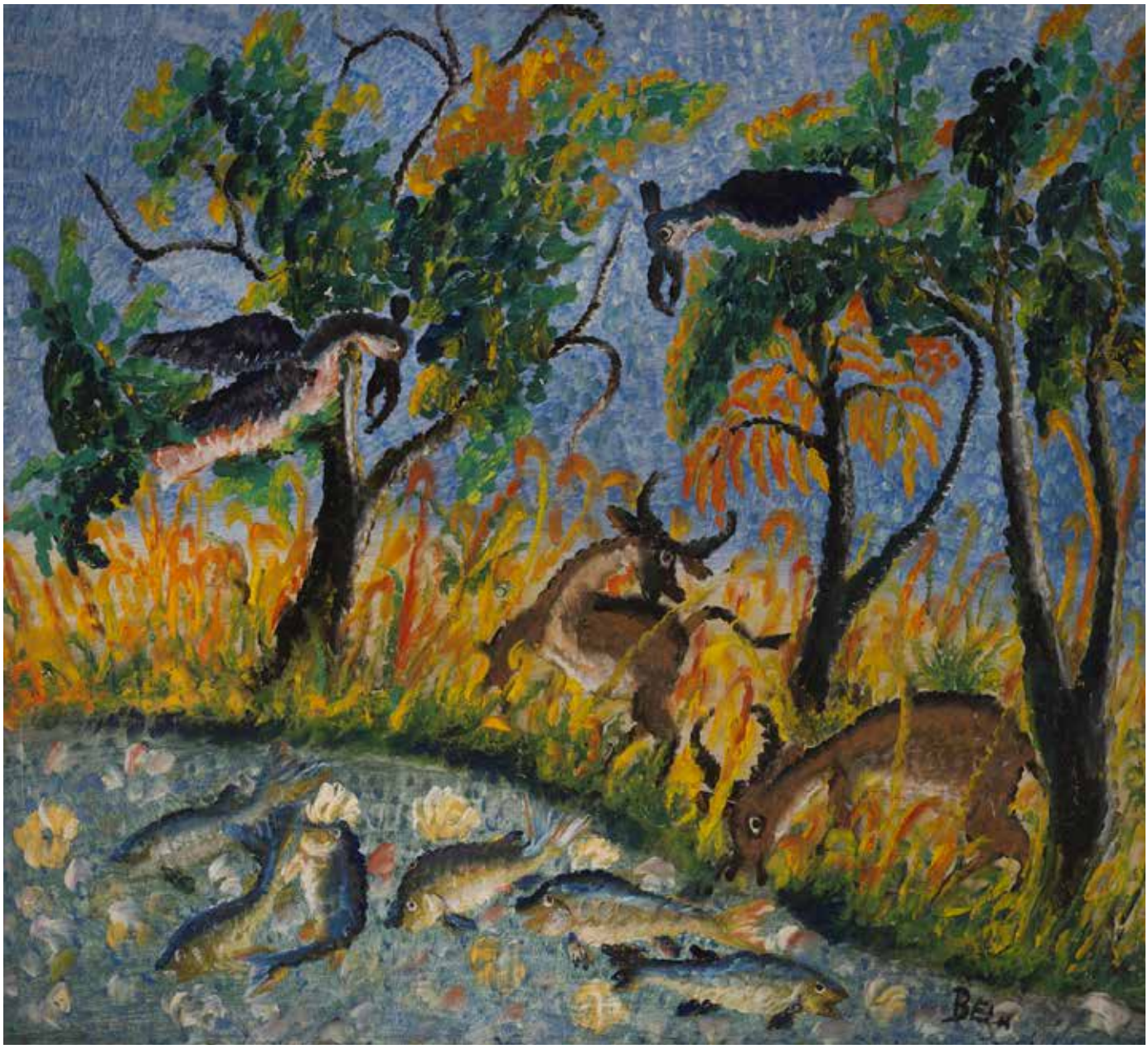
Sans titre 8, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 89x76 cm



Sans titre 9, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 84x66 cm

Sans titre 10, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 96x66 cm

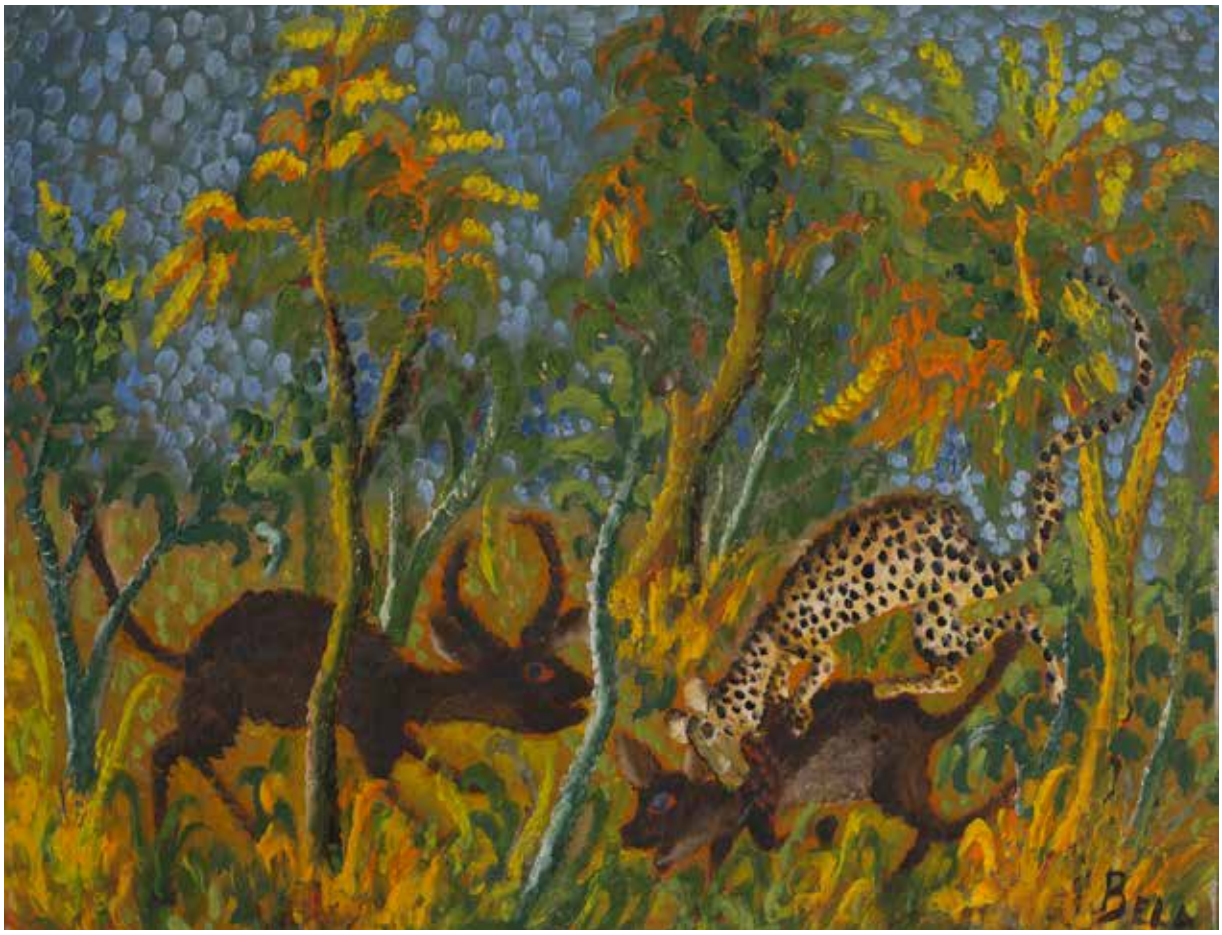
BELA



Sans titre 11, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 97x86,5

Sans titre 12, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 84,5x66 cm

Sans titre 13, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 86,5x66 cm



Sans titre 14, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 83x67 cm

Sans titre 15, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 82x66,5 cm

Sans titre 16, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 89x66 cm

Sans titre 17, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 85x66,5 cm

Sans titre 18, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 88x66,5 cm

BELA

Sans titre 19, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 81,5x67 cm

Sans titre 20, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 66x56 cm

Sans titre 21, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 82x66 cm

Sans titre 22, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 80x65,5 cm

Sans titre 23, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 66x55 cm

Sans titre 24, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 88,5x68 cm

Sans titre 25, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 75x66 cm

Sans titre 26, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 59x49 cm

BELA

Sans titre 27, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 72x65 cm

Sans titre 28, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 87,5x67,5 cm

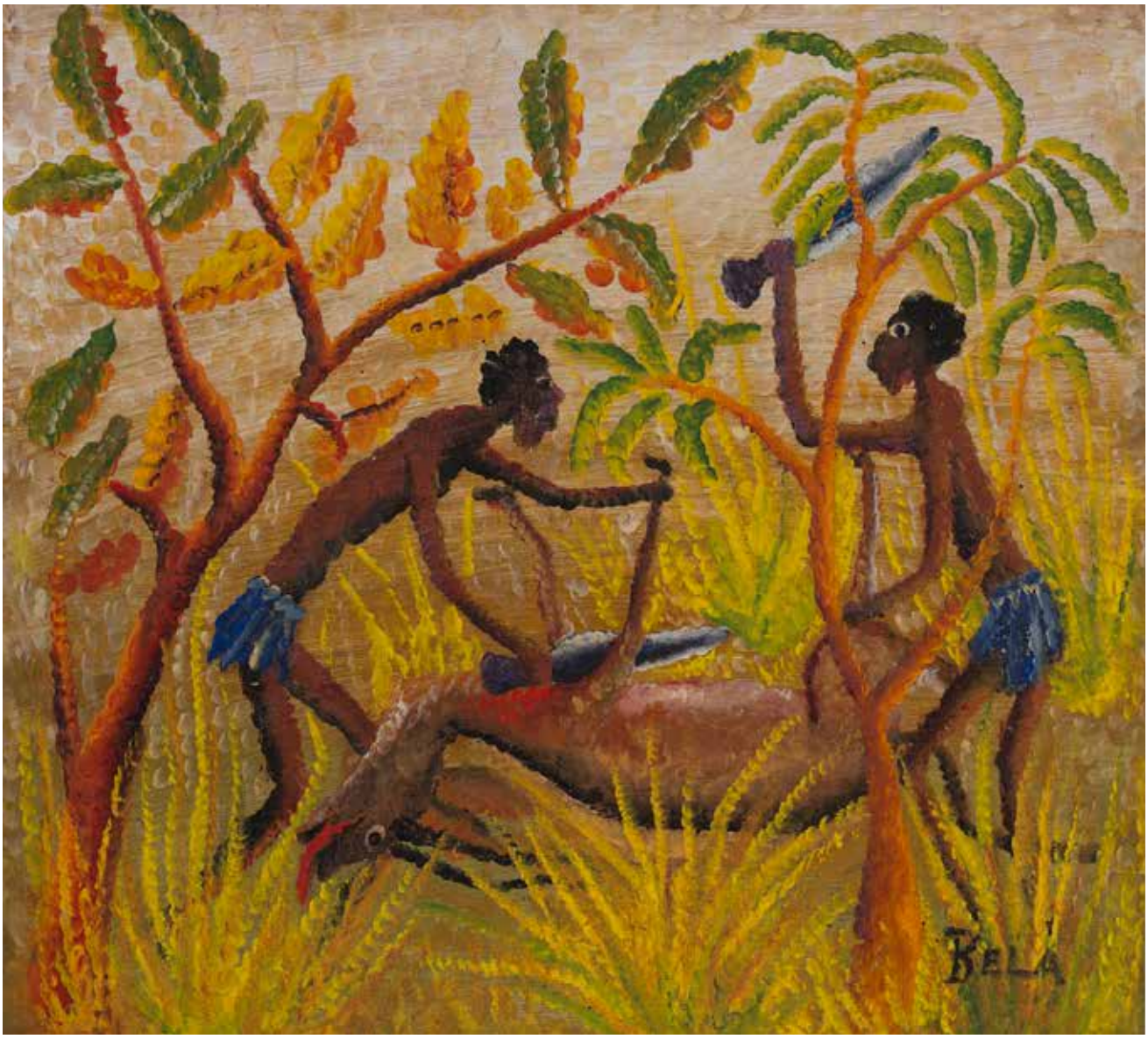
Sans titre 29, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 77,5x65,5 cm

Sans titre 30, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 66x52 cm

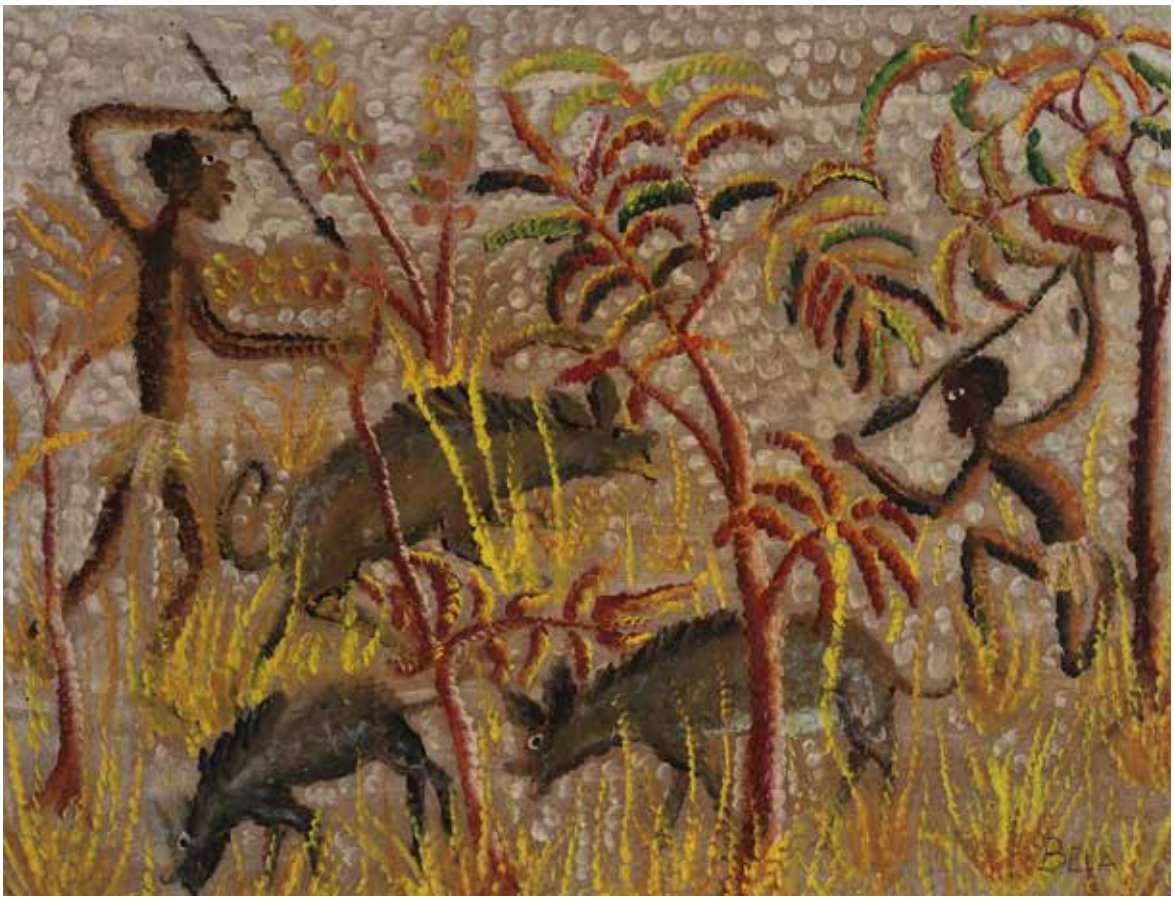
Sans titre 31, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 66x56,5 cm

Sans titre 32, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 60x54 cm

Sans titre 34, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 62x66,5 cm



Sans titre 35, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 65,5x60 cm



Sans titre 36, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 79,5x64 cm

Sans titre 37, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 76,5x65 cm

Sans titre 38, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 67x50,5 cm

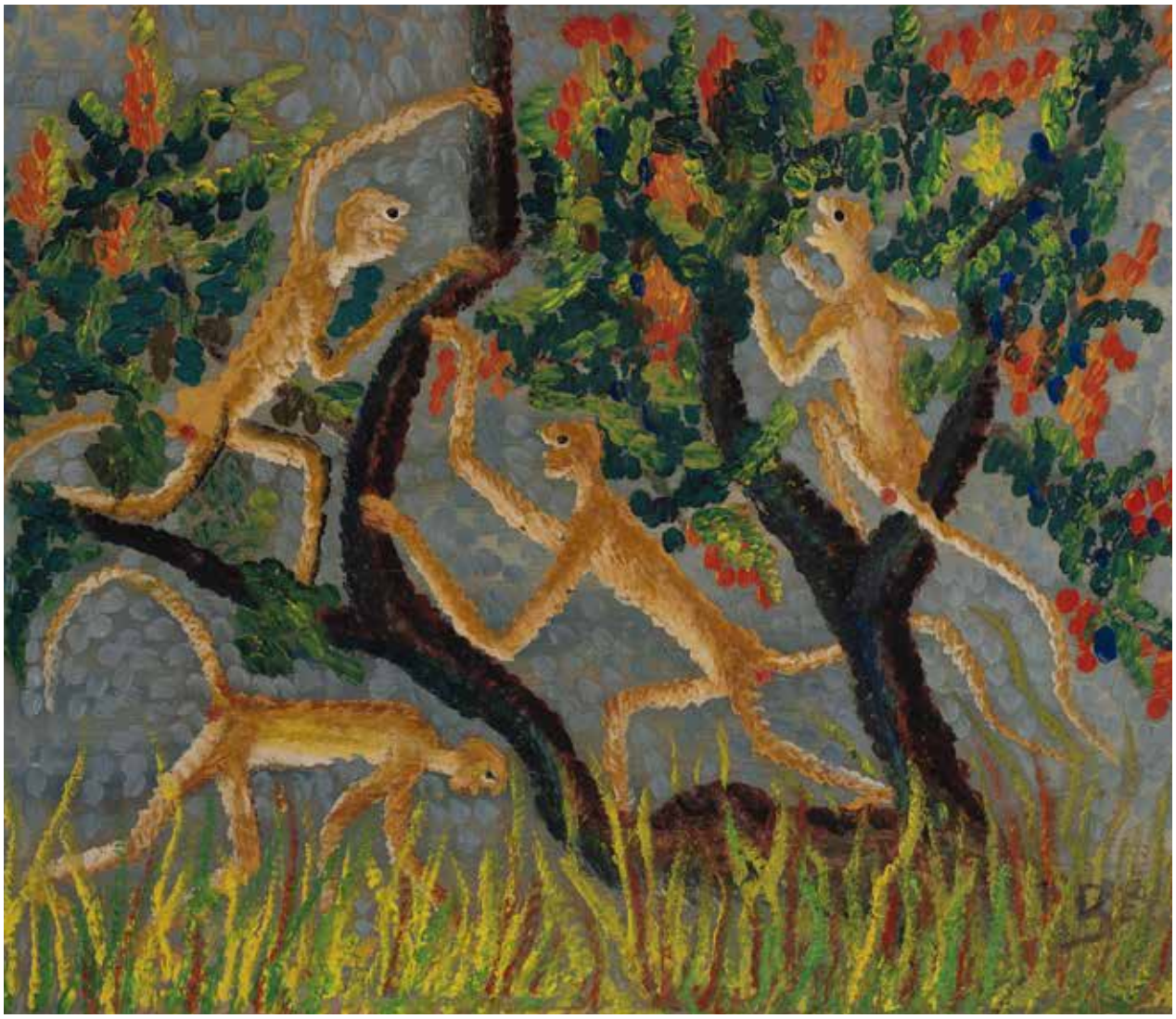
Sans titre 39, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 67,5x60 cm

Sans titre 40, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 67x56,5 cm

Sans titre 41, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 65,5x58 cm

Sans titre 42, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 80x66 cm

BELA



Sans titre 33, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 83x66,5 cm

Sans titre 43, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 75x55 cm

Sans titre 44, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 66x41 cm

Sans titre 45, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 66x56 cm

Sans titre 46, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 71,5x66,5 cm

Sans titre 47, ca.1960
huile sur panneau/ oil on panel/ olieverf op paneel, 70,5x60 cm

CLAES

HAROLD T'KINT GALLERY

Imprimé en édition limitée à l' occasion de l' exposition « *Bela* » en novembre 2024 à Bruxelles simultanément à la galerie Harold t'Kint de Roodenbeke et à la galerie Claes.

-

Printed in a limited edition on the occasion of the exhibition « *Bela* » in November 2024 in Brussels simultaneously at the Harold t'Kint de Roodenbeke gallery and the Claes gallery.

-

Gedrukt in een beperkte oplage ter gelegenheid van de tentoonstelling « *Bela* » in november 2024 in Brussel, gelijktijdig in de galerij Harold t'Kint in Roodenbeke en in de galerij Claes.

BIBLIOGRAPHIE/Y/FIE & SOURCES/RESEARCH/ ONDERZOEK

« *Beauté Congo 1926-2015. Congo Kitoko* », Fondation Cartier pour l'art contemporain, 2016, Paris

« *60 ans de peinture* », J.-A. Cornet, les Editeurs d'art associés, Bruxelles, 1989

PHOTO CREDITS PHOTOGRAPHIQUES/ FOTOGRAFISCHE KREDIETEN

Page 10
Galerie Claes, Bruxelles - Claes ©

Page 22 - fig. 1
Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren, HP.1956.15.7675
Photo C. Lamote (Inforcongo), 1950, MRAC Tervuren ©

Page 23 - fig. 2
Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren, HP.1956.15.7674
Photo C. Lamote (Inforcongo), 1950, MRAC Tervuren ©

Page 24 - fig. 3
Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren, HP.1956.15.7676
Photo C. Lamote (Inforcongo), 1950, MRAC Tervuren ©

Page 25 - fig. 4
Jacques Baeke

Page 25 - fig. 5
Collection Pierre Loos, Bruxelles © Bela

CREDITS/ KREDIETEN

Editeur/ Publisher/ Uitgever
Harold T'Kint de Roodenbeke
Didier Claes

Textes & Graphisme / Texts & Design / Teksten en Grafisch ontwerp
Jessica Quarato

Traduction/ Translation/ Vertaling
Alpito

Imprimeur/ Printer/ Inprimerie
Artoos Group